

ARCHIVES

CR 98/3

Cour internationale  
de Justice

LA HAYE

International Court  
of Justice

THE HAGUE

ANNEE 1998

*Audience publique*

*tenue le jeudi 5 mars 1998, à 10 heures, au Palais de la Paix,*

*sous la présidence de M. Schwebel, président*

*en l'affaire de la Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria  
(Cameroun c. Nigéria)*

*Exceptions préliminaires*

---

COMPTE RENDU

---

YEAR 1998

*Public sitting*

*held on Thursday 5 March 1998, at 10 a.m., at the Peace Palace,*

*President Schwebel presiding*

*in the case concerning the Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria  
(Cameroon v. Nigeria)*

*Preliminary Objections*

---

VERBATIM RECORD

---

*Présents :*

- M. Schwebel, président
- M. Weeramantry, vice-président
- MM. Oda
  - Bedjaoui
  - Guillaume
  - Ranjeva
  - Herczegh
  - Shi
  - Fleischhauer
  - Koroma
  - Vereshchetin
- Mme Higgins
- MM. Parra-Aranguren
  - Kooijmans
  - Rezek, juges
- MM. Mbaye
  - Ajibola, juges *ad hoc*
- M. Valencia-Ospina, greffier

---

*Present:*

President	Schwebel
Vice-President	Weeramantry
Judges	Oda Bedjaoui Guillaume Ranjeva Herczegh Shi Fleischhauer Koroma Vereshchetin Higgins Parra-Aranguren Kooijmans Rezek
Judges <i>ad hoc</i>	Mbaye Ajibola
Registrar	Valencia-Ospina

---

*Le Gouvernement du Cameroun est représenté par :*

S. Exc. M. Laurent Ezzo, ministre de la justice, garde des sceaux,

*comme agent;*

M. Douala Moutomé, avocat au barreau du Cameroun, ancien ministre,

M. Maurice Kamto, professeur à l'Université de Yaoundé II, avocat au barreau de Paris,

M. Peter Ntamark, doyen, professeur de droit à la faculté de droit et de science politique de l'Université de Yaoundé II, avocat, membre de l'Inner Temple,

*comme coagents;*

S. Exc. M. Joseph Owona, ministre de la jeunesse et des sports,

M. Joseph Marie Bipoun Woum, professeur à l'Université de Yaoundé II, ancien ministre,

*comme conseillers spéciaux;*

M. Alain Pellet, professeur à l'Université de Paris X-Nanterre et à l'Institut d'études politiques de Paris,

*comme agent adjoint, conseil et avocat;*

M. Michel Aurillac, avocat à la cour, conseiller d'Etat honoraire, ancien ministre,

M. Jean-Pierre Cot, professeur à l'Université de Paris 1 (Panthéon-Sorbonne), vice-président du Parlement européen, avocat aux barreaux de Paris et de Bruxelles, ancien ministre,

M. Keith Highet, conseil en droit international, vice-président du comité juridique interaméricain de l'Organisation des Etats américains,

M. Malcolm N. Shaw, *Barrister at Law*, professeur de droit international, titulaire de la chaire Sir Robert Jennings, à la faculté de droit de l'Université de Leicester,

M. Bruno Simma, professeur à l'Université de Munich,

Sir Ian Sinclair, Q.C., *Barrister at Law*,

M. Christian Tomuschat, professeur à l'Université de Berlin,

*comme conseils et avocats;*

S. Exc. M. Pascal Biloa Tang, ambassadeur du Cameroun en France,

S. Exc. Mme Isabelle Bassong, ambassadeur du Cameroun auprès des Etats membres du Benelux,

*The Government of Cameroon is represented by:*

H.E. Mr. Laurent Ezzo, Minister of Justice, Keeper of the Seals,

*as Agent;*

Mr. Douala Moutomé, Member of the Cameroon Bar, former Minister,

Mr. Maurice Kamto, Professor at the University of Yaoundé II, Member of the Paris Bar,

Dean Peter Ntamark, Professor of Law at the Inner Temple, Barrister at Law, Faculty of Laws and Political Science, University of Yaoundé II

*as Co-Agents;*

H.E. Mr. Joseph Owona, Minister of Youth and Sport,

Mr. Joseph-Marie Bipoun Woum, Professor at the University of Yaoundé II, former Minister,

*as Special Advisers;*

Mr. Alain Pellet, Professor at the University of Paris X-Nanterre and at the Institut d'études politique of Paris,

*as Deputy-Agent, Counsel and Advocate;*

Mr. Michel Aurillac, Advocate at the Court of Appeal, Honorary Member of the Council of State, former Minister,

Mr. Jean-Pierre Cot, Professor at the University of Paris 1 (Panthéon-Sorbonne), Vice-President of the European Parliament, Member of the Paris and Brussels Bars, former Minister,

Mr. Keith Highet, Counsellor in International Law, Vice-Chairman, Inter-American Juridical Committee, Organization of American States,

Mr. Malcolm N. Shaw, Barrister at Law, Sir Robert Jennings Professor of International Law, Faculty of Law, University of Leicester,

Mr. Bruno Simma, Professor at the University of Munich,

Sir Ian Sinclair, Q.C., Barrister at Law,

Mr. Christian Tomuschat, Professor at the University of Berlin,

*as Counsel and Advocates;*

H.E. Mr. Pascal Biloa Tang, Ambassador of Cameroon to France,

H.E. Mrs. Isabelle Bassong, Ambassador of Cameroon to the Benelux Countries,

- S. Exc. M. Martin Belinga Eboutou, ambassadeur, représentant permanent du Cameroun auprès de l'Organisation des Nations Unies,
- M. Pierre Semengue, général de corps d'armée, chef d'Etat-major général des armées,
- M. Robert Akamba, administrateur civil principal, chargé de mission au secrétariat général de la présidence de la République,
- M. Etienne Ateba, ministre-conseiller, chargé d'affaires a.i. à l'ambassade du Cameroun aux Pays-Bas,
- M. Ernest Bodo Abanda, directeur du cadastre, membre de la commission nationale des frontières du Cameroun,
- M. Ngolle Philip Ngwesse, directeur au ministère de l'administration territoriale,
- M. Thomas Fozein Kwanke, conseiller des affaires étrangères, sous-directeur au ministère des relations extérieures,
- M. Jean Gateaud, ingénieur général géographe,
- M. Bienvenu Obelabout, directeur d'administration centrale, secrétariat général de la présidence de la République,
- M. Marc Sassen, avocat et conseil juridique, La Haye,
- M. Joseph Tjop, consultant à la société d'avocats Mignard Teitgen Grisoni et associés, chargé d'enseignement et de recherche à l'Université de Paris X-Nanterre,
- M. Songola Oudini, directeur/administration centrale au secrétariat général de la présidence de la république
- comme conseillers;*
- Mme Florence Kollo, traducteur-interprète principal,
- comme traducteur-interprète;*
- M. Pierre Bodeau, attaché temporaire d'enseignement et de recherche à l'Université de Paris X-Nanterre,
- M. Olivier Corten, maître de conférences à la faculté de droit de l'Université libre de Bruxelles,
- M. Daniel Khan, assistant à l'Université de Munich,
- M. Jean-Marc Thouvenin, maître de conférences à l'Université du Maine et à l'Institut d'études politiques de Paris,
- comme assistants de recherche;*

H.E. Mr. Martin Belinga Eboutou, Ambassador, Permanent Representative of Cameroon to the United Nations Organization,

Lieutenant General Pierre Semengue, Chief of Staff of the Armed Forces,

Mr. Robert Akamba, Principal Civil Administrator, *chargé de mission*, Secretariat of the Presidency of the Republic,

Mr. Etienne Ateba, Minister-Counsellor, Chargé d'affaires a.i. at the Embassy of Cameroon to the Netherlands,

Mr. Ernest Bodo Abanda, Director of the Cadastral Survey, Member of the National Boundary Commission of Cameroon,

Mr. Ngolle Philip Ngwesse, Director at the Ministry of Territorial Administration,

Mr. Thomas Fozein Kwanke, Counsellor in Foreign Affairs, Deputy Director at the Ministry of Foreign Relations,

Mr. Jean Gateaud, Ingénieur général géographe,

Mr. Bienvenu Obelabout, Director of Central Administration, Secretariat of the Presidency of the Republic,

Mr. Marc Sassen, Advocate and Legal Adviser, The Hague,

Mr. Joseph Tjop, Consultant at the Civil Law Firm of Mignard Teitgen Grisoni and Associates, Senior Teaching and Research Assistant at the University of Paris X-Nanterre,

Mr. Songola Oudini, Director/Central Administration at the General Secretariat of the Presidency of the Republic,

*as Advisers;*

Mrs. Florence Kollo, Principal Translator-Interpreter,

*as Translator-Interpreter;*

Mr. Pierre Bodeau, Teaching and Research Assistant at the University of Paris X-Nanterre,

Mr. Olivier Corten, Senior Lecturer at the Faculty of Law, Université libre de Bruxelles,

Mr. Daniel Khan, Assistant at the University of Munich,

Mr. Jean-Marc Thouvenin, Senior Lecturer at the University of Maine and at the Institut d'études politiques of Paris,

*as Research Assistants;*

M. Guy Roger Eba'a,

M. Daniel Nfan Bile,

*comme responsables de la communication;*

Mme René Bakker,

Mme Florence Jovis,

Mme Mireille Jung,

*comme secrétaires.*

***Le Gouvernement du Nigéria est représenté par :***

S. Exc. M. Alhaji Abdullahi Ibrahim, OFR, SAN, honorable *Attorney-General* de la Fédération et ministre de la justice,

*comme agent;*

Le chef Richard Akinjide, SAN, FCI Arb, ancien ministre, membre des barreaux d'Angleterre et de Gambie,

*comme coagent;*

M. Ian Brownlie, C.B.E., Q.C., F.B.A., professeur de droit international public à l'Université d'Oxford, titulaire de la chaire Chichele, membre du barreau d'Angleterre,

Sir Arthur Watts, K.C.M.G., Q.C., membre du barreau d'Angleterre,

M. James Crawford, S.C.; professeur de droit international à l'Université de Cambridge, titulaire de la chaire Whewell, membre du barreau d'Australie,

*comme conseils et avocats;*

M. Timothy H. Daniel, associé, membre du cabinet D. J. Freeman de la *City* de Londres,

M. Alan Perry, associé, membre du cabinet D. J. Freeman de la *City* de Londres,

M. David Lerer, *Solicitor*, membre du cabinet D. J. Freeman de la *City* de Londres,

M. Christopher Hackford, *Solicitor*, membre du cabinet D. J. Freeman de la *City* de Londres,

Mme Louise Cox, *Solicitor* stagiaire, membre du cabinet D. J. Freeman de la *City* de Londres,

*comme Solicitors;*

M. A. H. Yadudu, conseiller spécial du chef de l'Etat pour les questions juridiques,

Mr. Guy Roger Eba'a,

Mr. Daniel Nfan Bile,

*as Communications Specialists;*

Mrs. Renée Bakker,

Mrs. Florence Jovis,

Mrs. Mireille Jung,

*as secretaries.*

***The Government of Nigeria is represented by:***

H.E. Mr. Alhaji Abdullahi Ibrahim, OFR, SAN, the Honourable Attorney-General of the Federation and Minister of Justice

*as Agent;*

Chief Richard Akinjide, SAN, FCI Arb, former Minister, Member of the English Bar, Member of The Gambian Bar,

*as Co-Agent;*

Professor Ian Brownlie, C.B.E., Q.C., F.B.A., Chichele Professor of Public International Law, Oxford, Member of the International Law Commission, Member of the English Bar,

Sir Arthur Watts, K.C.M.G., Q.C., Member of the English Bar,

Professor James Crawford, S.C., Whewell Professor of International Law, University of Cambridge, Member of the International Law Commission, Member of the Australian Bar,

*as Counsel and Advocates;*

Mr. Timothy H. Daniel, Partner, D. J. Freeman of the City of London,

Mr. Alan Perry, Partner, D. J. Freeman of the City of London,

Mr. David Lerer, Solicitor, D. J. Freeman of the City of London,

Mr. Christopher Hackford, Solicitor, D. J. Freeman of the City of London,

Ms Louise Cox, trainee Solicitor, D. J. Freeman of the City of London,

*as Solicitors;*

Professor A. H. Yadudu, Special Adviser to the Head of State on Legal Matters,

- M. A. Oye Cukwurah, membre de la commission nationale des frontières, Abuja,
- M. I. A. Ayua, directeur général, NIALS,
- M. L. S. Ajiborisha, général de brigade, directeur des opérations, DHQ,
- Mme Stella Omiyi, directeur, direction du droit international et comparé, ministère fédéral de la justice,
- M. K. Mohammed, directeur de la recherche et de l'analyse, Présidence,
- M. Jalal A. Arabi, conseiller juridique du secrétaire du gouvernement de la Fédération,
- M. M. M. Kida, sous-directeur, ministère des affaires étrangères,
- M. Alhaji A. A. Adisa, directeur adjoint du service cartographique, ministère fédéral de l'équipement et du logement, Abuja,
- M. P. M. Mann, chargé d'affaires à l'ambassade du Nigéria, La Haye,
- Mme V. Okwecheme, conseiller à l'ambassade du Nigéria, La Haye,
- M. Amuzuei, conseiller à l'ambassade du Nigéria, La Haye,
- M. Clive Schofield, géographe, unité de recherche sur les frontières internationales, Université de Durham,
- M. Arthur Corner, cartographe, Université de Durham,
- Mlle Michelle Burgoine, assistant pour les techniques de l'information,
- comme conseillers;*
- Mme Coralie Ayad, membre du cabinet D. J. Freeman de la City de Londres,
- comme secrétaire.*

Professor A. Oye Cukwurah, National Boundary Commission, Abuja,

Professor I. A. Ayua, Director-General, NIALS,

Brigadier General L. S. Ajiborisha, Director of Operations, DHQ,

Mrs. Stella Omiyi, Director, International and Comparative Law Department, Federal Ministry of Justice,

Mr. K. Mohammed, Director of Research and Analysis, the Presidency,

Mr. Jalal A. Arabi, Legal Adviser to the Secretary to the Government of the Federation,

Mr. M. M. Kida, Assistant Director, Ministry of Foreign Affairs,

Mr. Alhaji A. A. Adisa, Deputy-Surveyor, Federal Ministry of Works and Housing, Abuja,

Mr. P. M. Mann, Chargé d'affaires, Embassy of Nigeria, The Hague,

Mrs. V. Okwecheme, Counsellor, Embassy of Nigeria, The Hague,

Mr. Amuzuei, Counsellor, Embassy of Nigeria, The Hague,

Mr. Clive Schofield, Cartographer, International Boundaries Research Unit, Durham University,

Mr. Arthur Corner, Cartographer, Durham University,

Ms Michelle Burgoine, Information Technology Assistant,

*as Advisers;*

Mrs. Coralie Ayad, D. J. Freeman of the City of London

*as secretary.*

The PRESIDENT: Please be seated. We now turn to the pleadings of the Republic of Cameroon and I invite the Agent, Mr. Ezzo, to speak.

M. ESSO : Merci, Monsieur le président, de me donner la parole.

1. Au moment où me revient l'honneur de prendre la parole devant votre prestigieuse institution, pour introduire les plaidoiries du Cameroun sur les exceptions préliminaires soulevées par le Nigéria, permettez-moi, Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour, de vous remercier pour l'occasion que vous me donnez afin de redire ici, solennellement, toute l'importance que la République du Cameroun attache à l'instance dont il a saisi votre haute juridiction le 29 mars 1994.

2. Notre démarche témoigne de la totale adhésion de la République du Cameroun aux idéaux et aux principes des Nations Unies, notamment, à ceux qui font obligation aux Etats de régler pacifiquement les différends qui les opposent.

3. Cette adhésion explique l'acharnement avec lequel le Cameroun, pendant près de trente ans, a tenté de trouver, avec la République fédérale du Nigéria, des solutions bilatérales aux problèmes inhérents à l'existence d'une longue frontière commune.

4. Car, épris de paix, mon pays a voulu qu'au-delà du faisceau d'instruments juridiques qui la définissent, cette frontière soit acceptée et vécue comme un élément de bon voisinage, d'amitié, de fraternité et de respect mutuel.

5. Nous y avons cru.

6. Mais, Monsieur le président, notre persévérance a fini par être complètement émoussée. Par une attitude fâcheusement constante, le Nigéria, systématiquement et par principe, remet en cause toutes les solutions auxquelles nous pensions être arrivés à l'issue de très nombreuses et longues rencontres tant sur le plan bilatéral que dans le cadre africain.

7. Malgré les compromis auxquels le Cameroun a consenti, au prix d'importants renoncements et qui témoignent d'une bonne volonté jamais démentie par les faits, le Nigéria, quant à lui, est, chaque fois, revenu sur ses engagements.

8. Comme si ces remises en cause perpétuelles ne suffisaient pas, le Nigéria a pris, sur lui, la responsabilité d'utiliser la force contre le Cameroun, multipliant, sur le terrain, des attaques, des incursions et occupant des localités frontalières en territoire camerounais.

9. Cette attitude belliqueuse a culminé, à la fin de l'année 1993 et au début de l'année 1994, avec l'invasion d'une partie de la péninsule de Bakassi.

10. Or, dans les relations internationales, aujourd'hui, l'époque des conquêtes territoriales est définitivement révolue. Cette réalité échappe encore à notre voisin, le Nigéria.

11. Monsieur le président, même l'ordonnance en indication de mesures conservatoires, rendue par la Cour le 15 mars 1996, n'a pas convaincu le Nigéria à renoncer à la force armée.

12. L'on ne peut pas, en même temps, refuser toute forme de dialogue, ignorer les décisions de la Cour, recourir constamment à la force et taxer l'agressé de mauvaise foi au motif qu'il a saisi les seuls juges compétents devant lesquels l'on peut enfin s'exprimer avec la certitude d'obtenir une solution définitive.

13. Dans cette perspective, il s'agira pour la Cour : de confirmer l'ensemble des accords internationaux qui définissent la frontière litigieuse, de réaffirmer le principe de l'intangibilité des frontières héritées de la colonisation, principe consacré en 1964 par les chefs d'Etat et de gouvernement des pays membres de l'Organisation de l'unité africaine, et de déterminer la frontière maritime entre nos deux pays.

14. Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour, nous relevons dans le comportement du Nigéria une profonde ambiguïté.

15. D'une part, comme pour marquer son attachement au règlement pacifique de notre différend, le Nigéria redécouvre subitement les vertus du bilatéralisme dans la résolution des conflits frontaliers, cette voie même dont il s'est servi pour user la patience et abuser des bonnes dispositions du Cameroun. Il en appelle à la commission du bassin du lac Tchad (CBLT). Cet organisme n'est pas compétent en matière de délimitation de frontière. Cela étant, nous déplorons la confusion que le Nigéria entretient constamment entre deux notions juridiques extrêmement précises. La délimitation des frontières n'est pas la démarcation des frontières dont se sont occupés, à un moment donné, les experts de la CBLT.

16. D'autre part, le Nigéria décline la compétence du juge. Peut-être parce que sa déclaration d'acceptation de la juridiction obligatoire de la Cour est ancienne de trente-trois ans, le Nigéria semble en avoir perdu de vue toutes les implications notamment celle de s'être fait volontairement justiciable.

17. Pourtant un règlement définitif sur la base incontestable de votre arrêt au fond est à l'avantage de toutes les parties si elles sont de bonne foi. Ce règlement demeure d'autant plus urgent qu'il ne s'agit pas seulement d'une affaire de frontière. Il s'agit aussi et d'abord du maintien de la paix et de la sécurité internationales.

18. A Bakassi, à Darak, comme tout au long des 1680 kilomètres de frontière, des hommes dans les rangs, des femmes, des enfants meurent. Les populations civiles vivent, ou plutôt, survivent dans des conditions précaires — ce qui n'empêche peut-être pas nos contradicteurs de penser bien à tort, qu'il s'agit de banals incidents.

19. J'y insiste, cette situation intolérable, ces souffrances injustifiées sont imputables au Nigéria.

20. Et certaines actions de ce pays sont hautement symboliques : le 17 février 1996, le jour même de la signature de l'accord de Kara évoqué dans votre ordonnance indiquant des mesures conservatoires, le Nigéria attaque le Cameroun. Le 24 février 1998, le jour même où la Cour nous communique la composition sa délégation, le Nigéria, attaque le Cameroun à Sangre, dans la péninsule de Bakassi, y faisant sept morts du côté camerounais.

21. A six jours de l'ouverture des ces débats, c'est, pour dire le moins, un affront à l'autorité morale de la Cour.

22. Même si à ce stade de la procédure nous ne sommes appelés qu'à examiner les problèmes purement juridiques relatifs à la recevabilité de la requête et à la compétence de la haute juridiction, permettez-moi, Monsieur le président, de vous faire part, ici, de la préoccupation du Cameroun face au comportement de cet Etat voisin, dont l'arrogance sur le terrain semble fort bien se satisfaire des longs délais de procédure devant la Cour internationale de Justice.

Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour,

23. Le Cameroun condamne le recours à la force,

24. Le Cameroun a irrévocablement choisi le règlement judiciaire.

25. Vous le savez, et les faits le démontrent, le Cameroun respecte scrupuleusement votre ordonnance du 15 mars 1996.

26. Plus que jamais, mon pays demeure convaincu que seuls le magistère juridique et l'autorité morale qui s'attachent à vos décisions peuvent faire entendre raison au Nigéria et mettre enfin un terme à ses errements, autrement incontrôlables, dans ses relations frontalières avec le Cameroun.

27. C'est, en définitive, à travers la Cour mondiale, toute la communauté internationale qui se trouve ainsi interpellée et qui attend que vous fassiez en sorte que le Cameroun vive en paix et en toute sécurité à l'intérieur des frontières léguées par l'histoire, et dont l'intangibilité est au cœur de cette procédure.

28. En remerciant la Cour de sa bienveillante attention, Monsieur le président, je vous prie maintenant de bien vouloir donner la parole à M<sup>e</sup> Douala Moutomé, coagent du Cameroun, qui replacera l'affaire dans son contexte général. Ensuite viendront les coagents Maurice Kamto et le doyen Peter Ntamarik puis les conseils dont mon pays s'honore d'être entouré pour défendre la recevabilité de sa requête et la compétence de la Cour.

The PRESIDENT: I wish to thank the distinguished Agent of Cameroon for his statement. I call on M<sup>e</sup> Moutomé.

M. MOUTOME :

1. Merci, Monsieur le président, de bien vouloir me donner la parole après l'agent de mon pays et m'autoriser ainsi un rapide survol du cadre général de cette affaire.

2. Il n'est pas loin, le temps où pour la première fois, j'avais eu à prendre la parole devant votre Cour.

3. J'étais alors en partie paralysé par l'émotion de m'adresser à la plus haute juridiction mondiale, à l'occasion du différend le plus grave auquel mon pays doit faire face dans sa jeune histoire.

4. Cette émotion ne m'a pas quitté, mais s'y est ajouté, ce jour, un certain agacement dû au sentiment que nos contradicteurs n'accordent pas à votre juridiction toute l'importance et toute la considération qui lui sont dues, tant l'argumentation que le Nigéria s'autorise à développer, me semble invraisemblable et déborder de beaucoup le cadre de ce qui devrait être, *et qui ne devrait qu'être, celui des exceptions préliminaires.*

5. Le Cameroun, Monsieur le président, prend la Cour très au sérieux, et ne peut admettre que l'autre Partie transforme les audiences sur les exceptions préliminaires (qu'elle a soulevées dans le seul but de retarder le règlement de cette affaire si essentielle pour mon pays), en une sorte d'«avant-premier tour» de ses plaidoiries au fond. Néanmoins, puisque nos contradicteurs nous y poussent, vous me permettrez de dire un mot sur ce que M. l'agent du Nigéria a appelé le «contexte politique» (CR 98/1, p. 20) de l'affaire qui vous est soumise.

#### **Le contexte politique de l'affaire**

6. Je ne pense pas caricaturer abusivement la manière dont le Nigéria voit ce contexte politique en le résumant ainsi : le Nigéria, Etat pacifique s'il en est, a toujours été chez lui à Bakassi; il l'est aussi à Darak; il l'est partout où se trouvent des populations qu'il décrète «nigérianes» (quelle que soit, d'ailleurs, la date de l'implantation de celles-ci).

7. Au contraire, le Cameroun serait uniquement préoccupé de prendre une «revanche» sur l'arrêt de 1963 et d'accroître son territoire au détriment de son voisin. C'est une présentation des choses que nous ne pouvons admettre.

8. Je me bornerai à trois remarques — même si l'histoire en appelle bien d'autres.

9. En premier lieu, il n'est sans doute pas besoin de remonter à des temps immémoriaux, comme le fait le Nigéria (exceptions préliminaires du Nigéria, p. 11-12, par. 17-19; CR 98/1, p. 24, par. 27; p. 58, par. 52), pour trancher le présent litige. Il convient, bien plutôt, de constater que, faisant fi des implantations ethniques, les puissances se sont partagé l'Afrique sans égard pour les sentiments des populations de nos pays.

10. Plutôt que de remettre en cause les frontières qui en sont résultées, au risque de compromettre durablement la paix du continent africain, les chefs d'Etat et de gouvernement, dans

leur sagesse, ont préféré, par la fameuse résolution du Caire de 1964, consacrer la situation issue de la colonisation.

11. En deuxième lieu, nous ne pouvons laisser dire que la saisine de la Cour en 1961 ait quoi que ce soit à voir avec le présent litige. Tout au plus peut-on voir, dans ces deux affaires, la continuité de la confiance, inébranlable, de mon pays dans votre haute juridiction.

12. Faut-il le rappeler d'ailleurs ?

13. C'est justement parce que le Cameroun avait expressément précisé qu'il ne demandait pas à la Cour «de détacher un territoire du Nigéria» (*C.I.J. Recueil 1963*, p. 32), que celle-ci a estimé qu'il n'y avait pas lieu à statuer sur sa requête. Respectueux de cette décision — aussi douloureuse qu'elle ait pu être pour mon jeune pays —, le Cameroun ne l'a jamais remise en cause. Il ne le fait pas aujourd'hui; je le dis solennellement ici : la présente affaire n'a rien à voir, strictement rien, avec celle qui a donné lieu au jugement de 1963.

14. En troisième lieu, le Cameroun n'entend pas s'approprier un territoire quelconque qui ne soit pas déjà le sien. Ce qu'il veut, c'est seulement faire reconnaître la frontière telle qu'elle existe; telle qu'elle a été fixée par les puissances administrantes.

15. C'est précisément parce qu'il est las des incertitudes constantes que le Nigéria fait peser sur la validité des traités et accords internationaux définissant cette frontière avec ces voisins, que mon pays a saisi la Cour afin de faire *constater définitivement*, par un arrêt obligatoire rendu par le plus impartial des tiers, où se trouve cette frontière.

16. Je sais bien, Monsieur le président, que le Nigéria est venu dire à cette barre, au début de la semaine, qu'il ne contestait pas cette frontière. Mais cela suscite aussitôt deux questions.

— La première : quelle frontière ? il ne suffit pas de dire, comme l'ont fait M. l'agent du Nigéria et sir Arthur Watts (CR 98/1, p. 21, par. 14, CR 98/2, p. 16-17, 19-20, 26-27), «il n'y a pas de problème» pour que les problèmes, malheureusement trop réels, s'évanouissent...

— Deuxièmement, comment croire le Nigéria après tant de promesses faites et non tenues, tant d'assurances données et déçues, tant d'accords conclus et violés à peine séchée l'encre utilisée pour les signer ? Je pense, mais ce ne sont que des exemples parmi tant d'autres, à la déclaration de Maroua» ou, plus récemment, à l'accord de Kara.

17. Le Nigéria se targue (cf. CR 98/1, p. 22, par. 17-18), des bonnes relations traditionnelles qu'entretiennent les deux pays. Je ne suis pas sûr qu'elles aient toujours été aussi cordiales et dépourvues d'arrière-pensées ainsi que le disent nos contradicteurs; même s'il est vrai que, jusqu'à l'invasion de la péninsule de Bakassi, au début de l'année 1994, elles n'étaient pas mauvaises, en tout cas pas exécrables.

18. Mais qu'est-ce que cela montre, Monsieur le président ?

19. Cela témoigne d'abord, surtout, uniquement, de l'extrême patience dont a fait preuve mon pays, face à des remises en cause d'accords qui étaient acquis, et d'incidents qu'il voulait croire limités, mais qui, envisagés ensemble, montrent que le Nigéria fait fi des frontières héritées de la colonisation et se croit chez lui partout où il peut s'imposer, souvent par la force de ses armes.

20. Je veux pour preuve de cette longue patience les réactions camerounaises aux graves incidents du printemps 1981, que le Nigéria a présentées à plusieurs reprises de façon particulièrement tendancieuse lors de ses plaidoiries du début de la semaine (CR 98/1, p. 22-23, par. 21 et p. 57-58, par. 48-50 ; CR 98/2, p. 22-23). Leur seul objet était pourtant de rétablir entre deux pays frères des relations de bon voisinage; il les interprète comme un aveu de culpabilité ou de faiblesse !

21. Cette dénaturation des faits est, malheureusement, loin d'être isolée. Laissez-moi seulement vous rappeler, Madame et Messieurs de la Cour, la tentative faite par nos contradicteurs lors de l'examen des mesures conservatoires demandées par le Cameroun, de présenter une manifestation sportive (il s'agissait de l'ascension du Mont Cameroun) en des manoeuvres militaires conjointes (CR 96/3, p. 12, par. 36-37 pour la présentation nigériane des faits; CR 96/4, p. 20-21 pour la réponse du Cameroun), ou le travestissement de la vérité qui a consisté à présenter à la Cour un centre de santé construit par les autorités camerounaises à Idabato dans la presqu'île de Bakassi il y a plus de vingt ans comme un établissement nigérian d'Atabong, à l'aide d'une photographie montrant ce centre affublé du drapeau nigérian (CR 96/3, p. 60 et l'album de photos fourni par le Nigéria; CR 96/4, p. 19-20 pour les éléments fournis par le Cameroun).

22. Au reste, Monsieur le président, si le Nigéria est si sûr de ses droits, s'il a la conviction de ne pas confondre «sa vérité» avec la vérité «tout court», pourquoi a-t-il tant fait pour éviter la

constitution de la Commission d'enquête que le Secrétaire général des Nations Unies avait proposé de créer, que vous aviez demandé aux deux Parties d'accueillir (ordonnance du 15 mars 1996, par. 46 et 49.5).

23. Pourquoi, surtout, s'efforce-t-il de toutes ses forces d'échapper au jugement de votre Cour ?

24. Non sans paradoxe, M. l'agent du Nigéria a tenté de vous convaincre de décliner l'exercice de votre compétence étant donné l'importance particulière que cette affaire présenterait pour lui et les populations nigérianes accueillies fraternellement au Cameroun, et sur lesquelles pèseraient de lourdes menaces (CR 98/1, p. 28, par. 44).

25. Vous me permettrez de dire que nous voyons les choses tout autrement, et que c'est justement parce que le Cameroun attache à l'affaire qui vous est soumise une extrême importance qu'il fait entièrement confiance à la Cour pour le résoudre.

26. J'ajouterai que si le Nigéria se dit préoccupé par le sort des immigrés nigériens au Cameroun sans avancer d'éléments précis justifiant cette inquiétude, nous le sommes très vivement sur celui des prisonniers détenus au Nigéria à la suite de la tragédie nationale que constitue le conflit de Bakassi, dont nous n'arrivons même pas à obtenir de connaître le nombre exact.

27. Selon des informations concordantes, ces personnes, auxquelles le CICR n'a pas accès, en dépit de toutes les démarches entreprises en ce sens, sont soumis à la torture. Deux au moins sont morts des suites de mauvais traitements en 1997.

28. J'ajoute que, pour leur part, les prisonniers nigériens sont détenus au Cameroun dans les conditions prévues par les conventions de Genève; le CICR s'en est félicité dans diverses correspondances adressées au ministère des relations extérieures du Cameroun.

29. Monsieur le président, pour sa part, et à ce niveau, mon pays ne croit plus à la bonne foi du Nigéria et pense qu'il se devait de faire ces quelques remarques afin d'évacuer de ces débats toute l'ambiguïté que le Nigéria veut y introduire.

30. Aucun doute ne sera plus rendu possible, Madame et Messieurs de la Cour, sur le comportement de mon pays qui a tout essayé, avec un voisin insensible à l'amitié, à la persuasion, à la patience et au droit.

31. Ainsi, la remise en cause des instruments internationaux, la multiplication des incidents créés par le Nigéria à la frontière entre les deux pays, son grignotage constant du territoire camerounais dans la région du lac Tchad, son refus d'avaliser la démarcation acceptée par tous les membres de la CBLT dans ce même lac Tchad, ont-ils fini par ne laisser aucun doute sur la nécessité de la seule solution qui s'imposait et s'impose toujours : le recours à votre juridiction.

#### **Les raisons de la saisine de la Cour internationale de Justice et les réactions nigérianes**

32. L'agression de 1994 dans la péninsule de Bakassi a été la «goutte d'eau qui a fait déborder le vase» — si je puis m'exprimer ainsi — car, il faut bien le dire, cette «goutte d'eau» a été à l'origine d'une escalade dramatique de la tension entre les deux pays qui a justifié le dépôt d'une requête devant la Cour le 29 mars 1994, complétée par celle du 6 juin de la même année, par le Cameroun. Je tiens d'ailleurs à préciser à cet égard que, quoiqu'en dise la partie nigériane, (CR 98/1, p. 29-31; p. 59, par. 58; CR 98/2, p. 18), il ne s'est nullement agi d'un dessein largement prémédité : le Cameroun a décidé de saisir la Cour fort rapidement à la suite de l'agression nigériane — et la préparation de sa requête n'a pas pris beaucoup de temps à la suite du dépôt de la déclaration facultative.

33. Les réactions nigérianes furent alors assez modérées puisque, sans contester la validité de la saisine de la haute juridiction, il se borna à faire mine de s'étonner, par la voix de son ministre des affaires étrangères, lors de la rencontre de l'OUA au Caire en mars 1994, de la décision du Cameroun de privilégier ainsi le règlement judiciaire, décision dont, au demeurant, le Nigéria avait été dûment prévenu en temps utile.

34. De même, lors de la première rencontre des Parties autour du président de la Cour, la délégation nigériane ne fit pas la moindre allusion à une quelconque irrecevabilité de la requête ou à une prétendue incompétence de votre juridiction pour connaître de l'affaire.

35. Celle-ci suivit son cours et le Cameroun, désireux de régler aussi rapidement que possible ce litige menaçant pour la paix et la sécurité régionales, déposa son mémoire dans le délai de neuf mois qui lui avait été imparti et qu'il aurait même souhaité plus court, avec l'espoir confiant que le Nigéria ferait de même à la date du 18 décembre 1995.

36. Aussi pouvez-vous imaginer quelle fut notre surprise lorsque nous avons constaté, qu'à cette date tardive, le Nigéria, au lieu et place du contre-mémoire attendu, avait déposé une série de huit questions préliminaires toutes artificielles et dilatoires, comme le montreront les éminents conseils que mon pays a chargés de la défense de ses intérêts.

### **Les attentes du Cameroun**

37. Madame et Messieurs de la Cour, il n'entre ni dans mes fonctions, ni dans mes compétences, de réfuter point par point les exceptions préliminaires nigérianes; les conseils du Cameroun s'en chargeront. Mais ils ne le feront que parce que l'affaire est trop grave pour que le Cameroun veuille prendre le moindre risque, même si l'on peut se demander si ce n'est pas accorder trop d'importance à ces exceptions.

38. Je suis un juriste, mais pas un spécialiste de droit international. Je crois très sincèrement qu'il n'est pas besoin de l'être pour que le caractère purement dilatoire des exceptions préliminaires du Nigéria apparaisse avec la force de l'évidence.

39. En les soulevant, le Nigéria se livre à des manœuvres dont le seul but est de retarder au maximum le règlement de la cause. De telles manœuvres ne sont pas seulement attentatoires à la dignité de votre Cour, elles nuisent également gravement aux intérêts de mon pays, elles visent à permettre au Nigéria de s'implanter chaque jour un peu plus chez moi, au Cameroun, et à rendre plus difficile l'exécution de l'arrêt que vous serez conduits à rendre sur le fond.

40. Il ne faut pas l'oublier, le Nigéria occupe une partie de mon pays, et chaque jour qui passe lui permet de consolider un peu plus cette occupation.

41. Après avoir entrepris de créer la confusion en changeant le nom des localités qu'il occupe dans la péninsule de Bakassi, il est même allé, en 1996, jusqu'à créer une nouvelle «commune de Bakassi», dont il a lui-même du mal à présent à déterminer les limites.

42. Il procède à l'électrification et à l'adduction d'eau dans la zone qu'il contrôle d'Idabato (ce qui a donné lieu à une note verbale camerounaise de protestation).

43. Il inaugure des commissariats de police (à Jabane) et prétend même interdire le survol de la péninsule de Bakassi, camerounaise de son état, par des avions camerounais !

44. Le Nigéria espère ainsi créer une dépendance irréversible en prouvant qu'il se préoccupe du bien-être de la population de la péninsule, dont il prétend que 90 pour cent est bien sûr nigériane. Il entend au surplus se prévaloir d'«effectivités», on ne peut plus tardives, à défaut d'éléments de droit qu'il ne peut produire.

45. La Partie nigériane n'hésite pas à bafouer l'autorité qui s'attache à vos actes et, en particulier, à l'ordonnance qui a déjà été évoquée, et par laquelle vous avez, fermement et à l'unanimité, demandé aux deux Parties de veiller à éviter tout acte qui risquerait d'envenimer le différend (*C.I.J. Recueil 1996*, p. 13).

46. Depuis cette date, faut-il le rappeler, le Nigéria n'a respecté aucune des mesures que vous avez indiquées, comme le Cameroun l'a montré dans le mémorandum qu'il vous a adressé en avril 1997, Madame et Messieurs de la Cour, pour tenter de vous convaincre de l'urgence d'un règlement rapide de l'affaire que mon pays vous a soumise voici quatre ans.

47. Monsieur le président, c'est fort de ces éléments que, si vous le voulez bien, j'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir passer la parole au coagent, le professeur Maurice Kamto.

The PRESIDENT: Thank you M<sup>e</sup> Moutomé. I call now on Professor Kamto.

M. KAMTO : Merci Monsieur le président.

1. C'est pour moi un honneur renouvelé de reprendre la parole devant cette auguste juridiction, au nom de mon pays le Cameroun, dans cette bien douloureuse affaire qui l'oppose à la République fédérale du Nigéria.

2. Il m'échoit de vous présenter succinctement les circonstances qui ont amené le Cameroun à saisir votre Cour de cette affaire avant de rappeler le sens de la notion même d'exception préliminaire, tant la conception que semblent en avoir nos adversaires paraît fort éloignée de celle qui est admise par votre Cour autant que par la doctrine.

### **I. Le Cameroun n'a d'autre choix que de saisir la Cour**

3. Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour, permettez-moi de vous rappeler d'emblée les discussions techniques et que les pourparlers diplomatiques entre le Cameroun et le

Nigéria sur tel ou tel aspect de la frontière commune ont commencé dès la moitié des années soixante.

Le Nigéria ne saurait contester ce point puisque son coagent, M. Akinjide a fait lundi dernier un exposé très détaillé des principales phases des négociations afférentes entre les deux pays. Il est sans intérêt donc de tout reprendre ici.

4. En revanche, nos contradicteurs ayant beaucoup insisté sur les procès-verbaux des réunions de Yaoundé du 27 au 30 août 1991 et d'Abuja du 15 au 19 décembre 1991, ainsi que sur celui de la troisième session de la réunion conjointe d'experts sur les questions de frontières tenue à Yaoundé du 11 au 13 août 1993, j'aimerais les prendre comme point de départ des développements qui ont abouti à la présente procédure.

5. A l'issue de la réunion de Yaoundé d'août 1991, certaines divergences qui n'avaient pu être réglées dans le passé persistaient entre le Cameroun et le Nigéria. Si la Partie camerounaise estimait que la frontière lacustre a été limitée à cent pour cent, elle exprimait néanmoins «sa préoccupation quant à la non-signature par les experts nigériens des documents finaux de délimitation et de démarcation de ladite frontière» (mémoire du Cameroun, annexe 312, p. 2582). La Partie nigériane prit acte de la préoccupation camerounaise et montra «sa disponibilité à les signer à Niamey en décembre 1991 dès que des clarifications interviendront sur quelques points techniques» (*ibid.*) S'agissant de la frontière terrestre, les deux Parties constataient «avec satisfaction que cette frontière est bien définie et qu'il n'y a pas de problèmes majeurs à ce niveau» (*ibid.*); elles acceptèrent le principe de l'identification et de la densification des bornes frontières. Quant à la frontière maritime, il apparut pour la première fois qu'il y avait une divergence très nette sur la déclaration de Maroua du 1<sup>er</sup> juin 1975; le Nigéria soutenait que celle-ci n'a jamais été ratifiée et que, par conséquent, elle ne constitue pas pour lui un instrument légal, cependant que le Cameroun soutenait et soutient toujours la validité juridique de cet accord.

6. Quatre mois plus tard, Monsieur le président, à la réunion d'Abuja d'août 1991, commençait à se révéler l'inconstance du Nigéria; n'ayant pas tenu la promesse faite à Yaoundé de signer les documents finaux de délimitation et de démarcation, le Nigéria se réfugia derrière des

faux-fuyants, notamment la nécessité de l'enlèvement de deux poteaux télégraphiques et de deux bornes frontalières pour justifier son manquement à sa promesse.

7. L'argument était d'autant moins convaincant que la délégation nigériane avait reconnu elle-même que la présence de deux poteaux situés au Tchad et au Niger n'avait aucune incidence sur la ligne de démarcation établie par les experts. De plus, comme le releva la délégation camerounaise, trois tentatives entreprises pour effectuer les travaux d'enlèvement des bornes frontalières contestées n'avaient pu aboutir, le Nigéria y ayant fait échec : lors de la première tentative en février 1991, la délégation nigériane ne s'était pas présentée; lors de la deuxième tentative en mai 1991, elle avait fait parvenir un télex au secrétariat exécutif de la CBLT dans lequel elle suggérait l'utilisation des services d'un contractant; et lors de la troisième tentative, alors que les experts de tous les pays membres de la CBLT ainsi que le contractant étaient arrivés à Ndjamena au Tchad pour entreprendre les travaux demandés par les commissaires, la délégation du Nigéria posa comme préalable, la stabilisation de certains points GPS (Global Positioning System) avant la réalisation des travaux. Or, cette condition n'entrait pas ni dans les termes du contrat passé avec le contractant, ni bien sûr dans les instructions des commissaires.

8. Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour, cette attitude de blocage systématique n'était pas le seul obstacle dressé par le Nigéria sur la voie de la résolution des problèmes liés à la détermination et à la démarcation de sa frontière avec le Cameroun. En effet, alors que quatre mois plus tôt, à Yaoundé, la délégation nigériane constatait avec celle du Cameroun que la frontière terrestre «est bien définie» (mémoire du Cameroun, annexe 312, p. 2582), à Abuja, au Nigéria, la même délégation déclarait qu'elle a constaté «qu'il existe en réalité de sérieux problèmes dans cette section de la frontière. Car celle-ci n'a jamais été bien matérialisée sur le terrain» (mémoire du Cameroun, annexe 313, p. 2595). Elle ajoute plus significativement que «du fait de l'impossibilité de matérialiser la frontière terrestre, de nombreux litiges frontaliers ont surgi entre les populations vivant de part et d'autre de la frontière» (*ibid.*). Je rappelle que c'est le Nigéria qui parle. Monsieur le président, c'est le Nigéria qui, plus de deux ans avant que le Cameroun saisisse cette Cour, constate de nombreux litiges frontaliers. Et c'est le même Nigéria qui s'est employé ici devant vous, pendant deux jours, à marteler qu'il n'existe pas de litige sur

l'ensemble de la frontière du lac Tchad à la mer, sous-entendu sur le secteur terrestre de cette frontière, puisqu'il a admis au moins l'existence d'un différend à Bakassi et dans la zone de Darak, c'est-à-dire aux deux bouts de la frontière commune.

9. Qui doit-on croire, Monsieur le président, Madame et Messieurs les juges ? Le Nigéria de 1991 ou celui qui, lundi et mardi derniers, a essayé de se dédire — pour ne pas en dire plus ?

10. Monsieur le président, le Nigéria a essayé de vous persuader de ce qu'il n'y aurait qu'un problème de démarcation à la frontière avec le Cameroun. Je tiens à souligner qu'en août 1993, le sous-titre A de la troisième partie du procès-verbal de la réunion mixte des experts camerounais et nigériens en matière des frontières était intitulé : «Border Delimitation and demarcation» et que la réunion recommandait «the assemblage of an inventory of existing documents pertinent to the delimitation and demarcation of the two countries land border... » Au cours de la même réunion, les deux pays ont constaté par ailleurs la persistance de leur divergence quant à la valeur juridique de la déclaration de Maroua de 1975.

11. J'aimerais attirer l'attention de la Cour sur un point particulier du procès-verbal de cette réunion qui revêt aujourd'hui, après coup, un caractère prémonitoire. Les deux chefs de délégation à cette réunion de Yaoundé d'août 1993 «emphasized the need to maintain a regime of peace in the area and to prevail over the respective law enforcement agencies in this regard».

12. Je vous rappelle, Monsieur le président, que cette exhortation commune est faite en août 1993. Or, le 21 décembre 1993, c'est-à-dire seulement quatre mois plus tard, le Nigéria va rompre la paix entre les deux pays en lançant ses forces armées à la conquête d'une partie du territoire camerounais, la péninsule de Bakassi, comme si une guerre anachronique, menée au mépris de toutes les règles du droit international pouvait permettre en fin de XX<sup>e</sup> siècle à un Etat, si puissant fût-il, de s'octroyer la souveraineté sur le territoire d'un autre Etat. Ces incidents ont culminé avec l'invasion dans la nuit du 18 au 19 février 1994 de nouvelles localités de la péninsule.

13. Au-delà de la surprise, le Cameroun a été profondément choqué par cette duplicité de son voisin. Pourtant, il s'est obstiné d'abord à chercher une solution pacifique au conflit. Il s'est obstiné d'abord le 19 février et au lieu de procéder comme il aurait pu le faire à une riposte armée, le président Biya adressa au chef d'Etat nigérian, Sani Abacha, un message l'exhortant à «persévérer

dans l'intensification des efforts de négociations déjà en cours pour trouver une solution juste et équitable et conforme au droit international, y compris par voie juridictionnelle» (mémoire du Cameroun, annexe 337). Il le fit, Monsieur le président, Messieurs les juges, dans l'espoir de faire baisser la tension dans la péninsule et de ramener le Nigéria à la raison, et non pas comme on l'a prétendu, lundi dernier, pour «mislead Nigéria» (CR 98/1, p. 31). On se demande d'ailleurs pourquoi il aurait cherché à induire le Nigéria en erreur sur ses intentions alors que des parties de son pays étaient occupées. On remarquera en tout état de cause que l'idée d'un règlement par voie juridictionnelle était clairement exprimée.

14. Le 28 février 1994, le Cameroun décide de saisir simultanément l'organe central du mécanisme de l'OUA pour la prévention, la gestion et le règlement des conflits et le Conseil de sécurité des Nations Unies. Mais l'organe central de l'OUA ne pourra pas mener son action jusqu'au bout, la mission d'enquête qu'il envoie sur le terrain ayant été paralysée par le Nigéria qui refusa de l'autoriser à se rendre dans la péninsule.

15. Monsieur le président, je dois rappeler qu'après l'invasion de la péninsule de Bakassi par l'armée nigériane en février 1994, et les vives protestations du Cameroun, le Nigéria avait dépêché son ministre des affaires étrangères de l'époque, M. Baba Gana Kingibe, auprès du chef de l'Etat camerounais pour le rassurer de ce que les troupes nigérianes n'avaient pas empiété sur le territoire camerounais. En retour, le ministre des relations extérieures du Cameroun, M. Ferdinand Léopold Oyono, fut envoyé à Abuja pour informer le chef de l'Etat nigérian de ce que la présentation des faits faite par son ministre des affaires étrangères était erronée, et que l'armée nigériane se trouvait bel et bien en territoire camerounais.

16. Il fut alors convenu que des délégations d'experts des deux pays, conduites par leurs ministres des relations extérieures respectifs se rendraient sur les lieux afin de déterminer de façon définitive la position des troupes nigérianes par rapport aux territoires respectifs des deux pays. Que pensez-vous que le Nigéria fit, Monsieur le président ? Surprise ! Il envoya à la rencontre prévue à cet effet, le 10 février 1994, dans la ville camerounaise de Buea, une délégation pléthorique et haute en couleur, composée en majorité de «Traditional rulers and Paramount Chiefs», mais pas

d'experts qui auraient pu déterminer les coordonnées de la position des forces armées nigérianes sur le terrain. Résultat : la mission échoua.

17. Pressé de s'expliquer sur ce qui apparaissait comme une mise en échec du mandat confié aux deux délégations par les chefs d'Etat des deux pays, le ministre des affaires étrangères du Nigéria déclara alors que la péninsule de Bakassi était un territoire nigérian. Ainsi, après la manipulation cartographique de 1992 par laquelle, pour la première fois dans l'histoire des deux pays, le Nigéria plaçait Bakassi en territoire nigérian, les autorités nigérianes revendiquaient ouvertement la souveraineté sur la péninsule camerounaise de Bakassi.

18. Si, comme le prétend le Nigéria, Bakassi était un territoire nigérian, pourquoi donc, Monsieur le président, Madame et Messieurs les juges, les autorités de cet Etat souverain se seraient-elles senties obligées d'aller s'expliquer auprès d'un Etat voisin, en l'occurrence le Cameroun, sur la manière dont elles assurent le maintien de l'ordre dans leur pays, puisque le Nigéria prétend que ses troupes étaient à Bakassi pour régler un conflit ethnique entre populations de deux Etats fédérés du Nigéria ?

19. Les prétentions du Nigéria sur Bakassi, exprimées oralement par son ministre des affaires étrangères, le 10 février 1994, furent confirmées dans la réponse du Gouvernement nigérian à la note de protestation camerounaise. La contestation était désormais à la fois officielle et formelle. Le différend était noué. Au-delà de l'invasion militaire qui constituait une menace à la paix et à la sécurité sous-régionale, il existait bel et bien un différend d'ordre juridique de caractère frontalier.

20. Le Cameroun, qui avait tant investi dans la solution diplomatique des litiges avec son voisin, revenait de sa confiance en un partenaire imprévisible. La saisine de votre Cour lui apparaissait comme la seule vraie chance d'obtenir un règlement complet et définitif du différend dont il venait de circonscrire l'objet. C'est ce qu'il fera, Monsieur le président, en déposant une requête au Greffe de cette Cour, le 29 mars 1994, sur la base de la souscription réciproque et sans réserve aucune des deux Parties au différend à la clause optionnelle de l'article 36, paragraphe 2, du Statut de la Cour.

21. La revendication de la souveraineté du Nigéria sur Darak dans sa réponse du 14 avril 1994 à une note de protestation du Cameroun, et la réalisation que les incursions

répétées des forces de sécurité nigérianes en divers points du territoire camerounais correspondaient en fait à une volonté de remise en cause de la frontière commune, amèneront le Cameroun à compléter sa requête initiale au moyen d'une requête additionnelle déposée à la Cour le 6 juillet 1994.

22. Tels sont, Monsieur le président, Madame et Messieurs les juges, les faits; ceux que l'on ne peut travestir, parce qu'ils sont contenus dans les procès-verbaux de réunions signés par les deux parties ainsi que dans des échanges de notes officielles.

23. Qui peut, dans ces conditions, sans faire preuve de mauvaise foi, contester le droit d'un Etat ainsi acculé à une réaction de survie, à vouloir défendre son droit à la paix et à l'intégrité de son territoire, au demeurant par le recours à un mécanisme de règlement pacifique des différends, en l'occurrence l'organe judiciaire principal des Nations Unies ?

24. Le Nigéria aurait voulu annexer, comme il essaie de le faire, des parties du territoire camerounais, causer la mort parmi ses populations, hypothéquer le développement de ce pays en le mettant dans l'impossibilité d'explorer et d'exploiter ses ressources naturelles dans la zone qu'il occupe illégalement, et s'attendre, malgré tout cela, à ce que le Cameroun fasse comme s'il ne se passait rien et continue de s'enfermer dans un tête à tête sans issue avec lui, au motif que le Gouvernement nigérian a décidé que le cadre bilatéral est le seul qui lui convienne pour régler le différend qui oppose les deux pays.

25. Nos adversaires ont rappelé malicieusement lundi dernier que le président Biya a dû s'abstenir de se rendre à Abuja pour y rencontrer le chef d'Etat nigérian en 1994, ainsi qu'à une rencontre prévue au Togo le 5 mars 1996. Indépendamment même du cas d'empêchement du chef de l'Etat camerounais pour des raisons de calendrier politique intérieure qui l'a amené à décliner une invitation du président Eyadema du Togo à une rencontre à Lomé en septembre 1997, qui peut sérieusement faire le reproche à un chef d'Etat de s'abstenir de se rendre dans la capitale d'un Etat dont les troupes occupent une portion du territoire de son pays, et qui se refuse toujours à en ordonner le retrait, même après l'ordonnance de votre Cour du 15 mars 1996 ? Qui, Monsieur le président, peut lui reprocher d'avoir su éviter un traquenard diplomatique-judiciaire, en s'abstenant de se rendre à une rencontre avec le chef suprême de cette armée d'occupation, fixée comme par

hasard le jour même où débutait ici, devant votre Cour, les plaidoiries à propos de la demande en indication des mesures conservatoires introduites par le Cameroun ?

26. Est-il vraiment indiqué, Madame et Messieurs de la Cour, de convier le chef d'Etat d'un pays partiellement occupé, à signer un accord de paix dont il ignore tout de la teneur ? Pourtant, c'est bien ce qui s'est passé : le président Eyadema a invité son homologue du Cameroun à une rencontre avec le chef d'Etat nigérian à Lomé, les 28 et 29 juillet 1997 en vue de la signature d'un accord relatif à la situation dans la péninsule de Bakassi. Tout en rappelant dans sa réponse du 20 juillet 1997 à cette invitation que le Cameroun a saisi la Cour internationale de Justice du différend qui porte entre autre sur cette péninsule, le président Biya a demandé à son homologue togolais «de bien vouloir [lui] adresser le projet d'accord devant être signé». Voilà ce que n'a pas voulu dire le Nigéria.

## **II. Le Nigéria développe une conception inappropriée des exceptions préliminaires**

27. J'en viens maintenant, Monsieur le président, Madame et Messieurs les juges, à la façon dont le Nigéria présente ses prétendues exceptions préliminaires. Le Nigéria a transformé ses plaidoiries dans cette phase en un contre-mémoire oral, puisqu'il s'est agi pour l'essentiel de réponses successives aux différents chapitres du mémoire du Cameroun, déposé à la Cour le 16 mars 1995, et qui, comme chacun le sait, porte sur le fond de l'affaire. Il semble, Monsieur le président, que l'Afrique soit un continent de l'oralité. Mais le Cameroun aurait bien voulu avoir un contre-mémoire écrit, conformément à votre Règlement et à la pratique de votre Cour. Cela aurait permis aux Parties, mais aussi à la Cour, de faire l'économie de cette phase des exceptions préliminaires, tout à fait inutile dans la présente affaire.

28. Bien entendu, le Cameroun ne conteste nullement le droit du Nigéria de soulever des exceptions préliminaires devant cette Cour. Il sait bien que, comme vous l'avez rappelé dans une affaire récente (arrêt du 11 juillet 1996, *Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide*, par. 46), que les Etats tiennent ce droit de l'article 36, paragraphe 6, du Statut de la Cour et de l'article 79 de son Règlement, et que, dans certains cas ceci peut être utile «pour clarifier la situation juridique» (*ibid.*). Mais le droit à l'exception préliminaire

n'est pas un droit à la confusion. C'est une possibilité d'arrêter la procédure avant toute discussion sur le fond, ce n'est pas le droit de faire trancher le fond par le biais des exceptions préliminaires comme essaie de le faire le Nigéria.

29. Dans l'affaire du *Chemin de fer Panevezys-Saldutiskis*, la Cour permanente de Justice internationale disait, à propos de l'article 62 du Règlement de cette Cour relatif aux exceptions préliminaires :

*«Les termes et le fond de cet article démontrent qu'il s'applique à toute exception dont l'effet, si elle était retenue par la Cour, serait de mettre fin à la procédure dans l'affaire en cause, et dont il conviendrait, par conséquent, pour la Cour de s'occuper avant d'aborder le fond.» (C.P.J.I. série A/B n° 76, p. 4.)*

30. Dans l'affaire des *Concessions Mavrommatis en Palestine*, elle avait déjà affirmé la même idée, en parlant :

*«d'une exception tendant à son dessaisissement que la Cour ... est appelée à ... connaître, au seuil de l'instance ... avant tout débat au fond, et dont l'examen ne saurait en aucune manière préjuger l'issue [du] débat» (C.P.J.I. série A n° 2, 1924, p. 10).*

31. La séparation des exceptions préliminaires du fond est donc au coeur même de la définition de la notion d'exception préliminaire. Le terme «préliminaire» indique ici à la fois le fait que l'exception doit être soulevée *in limine litis*, et le caractère préalable de l'objet de l'exception par rapport au fond de l'affaire. Selon l'article 79, paragraphe 1, du Règlement de la Cour, ce terme signifie une exception «sur laquelle le défendeur demande une décision avant que la procédure sur le fond se poursuive». C'est dans ce sens que vont les remarques du juge van Eysinga dans l'affaire des *Droits de minorités en Haute-Silésie (écoles minoritaires)* (C.P.J.I. série A n° 15, 1928) et celles du juge Morelli dans son opinion dissidente en l'affaire de la *Barcelona Traction, Light and Power Company, Limited (exceptions préliminaires)* (C.I.J. Recueil 1964, p. 97). C'est ce sens là que vous avez rappelé le 27 février dernier dans l'affaire relative à des *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Royaume-Uni)* (C.I.J. Recueil 1998, par. 47).

32. Le Cameroun ne prétend pas que les exceptions nigérianes ne sont pas introduites de façon appropriée, ni que toutes ces exceptions n'entrent pas dans les prévisions de l'article 79 du

Règlement. Il soutient que hormis les trois premières exceptions qui posent, indûment du reste, le problème de compétence, ces exceptions relèvent de la catégorie de celles que le paragraphe 7 de l'article 79 du Règlement qualifie d'exception «n'a[yant] pas dans les circonstances de l'espèce un caractère exclusivement préliminaire» et, souvent, les exceptions nigérianes n'ont pas de caractère préliminaire du tout.

33. Les discussions approfondies sur les éléments factuels ainsi que sur la ligne divisoire proposée par le Cameroun en mer au-delà du point G, l'abondance des croquis et des cartes projetées montrent incontestablement, Madame et Messieurs les juges, que le Nigéria plaide déjà le fond. On aurait voulu d'ailleurs que, s'agissant des illustrations, le Nigéria projetât des cartes officielles comme celle annexée au traité de Londres de 1913 puisque, apparemment, il ne conteste pas la frontière, ou encore une des cartes officielles du Nigéria qui, jusqu'en 1992, plaçait Bakassi en territoire camerounais — mais on les comprend bien, cela aurait été très embarrassant pour nos adversaires — au lieu de quoi, ils préfèrent tenter une diversion avec un chatoiement de couleurs, ou essayer de dérouter les esprits avec cette photographie prise dans l'on ne sait quel coin de brousse où l'on désigne, Monsieur et Madame les juges, un individu, puis un hameau perdu dans la nature pour prouver le lieu où passe une frontière qui, du reste, serait mieux connue des villageois que des autorités nigérianes. Il faut être le Nigéria pour tenter une telle audace ! Le Cameroun a produit en annexe à son mémoire de nombreuses cartes parlantes, dont la valeur juridique et l'intérêt historique sont incontestables. Il se fera fort de les présenter à cette Cour en temps opportun lors des débats sur le fond de l'affaire.

### **III. Conclusion**

34. Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour, les frontières internationales du Cameroun sont filles des Nations Unies, la configuration actuelle du territoire camerounais étant l'oeuvre successive de la Société des Nations puis de l'Organisation des Nations Unies. La communauté internationale ne saurait donc détourner pudiquement son regard de ce qui arrive aujourd'hui au Cameroun sans trahir sa mission et ses décisions passées.

35. S'agissant plus particulièrement de la frontière entre le Cameroun et le Nigéria, contrairement à ce qui s'est produit dans de nombreuses parties de l'Afrique, elle a été définie, pour l'essentiel, par des instruments conventionnels précis, conclus par les puissances coloniales concernées, à savoir l'Allemagne et la Grande-Bretagne dans un premier temps, puis la Grande-Bretagne et la France dans un second temps. Seul un très petit tronçon de la frontière terrestre, correspondant du reste à la frontière administrative qui séparait le Cameroun septentrional du Cameroun méridional, a été défini par des décisions unilatérales de la puissance administrante. Il n'a jamais soulevé de problème, ayant fait, comme tous les autres tronçons de la frontière, l'objet d'approbations internationales par la Société des Nations d'abord, et les Nations Unies ensuite, et ayant été reconnue comme frontière internationale entre le Cameroun et le Nigéria à l'issue du plébiscite de 1961.

36. La frontière lacustre dans le lac Tchad a été confirmée dans le cadre de la CBLT après l'accession du Cameroun et du Nigéria à la souveraineté internationale, et la frontière maritime a été complétée partiellement par des accords conclus directement entre les deux pays après l'indépendance, notamment par la déclaration de Maroua du 1<sup>er</sup> juin 1975.

37. Que conteste donc le Nigéria, Madame et Messieurs les juges ? La compétence de votre Cour ou cette frontière fermement établie, dont le tracé — permettez-moi cette analogie — tel un chemin de brousse qui s'imprime au passage répété des hommes, a été formé au fil de l'histoire par de nombreux accords successifs, dont les uns précisent les autres comme pour bien en graver la marque dans les mémoires et dans le socle du temps ?

38. Si le Nigéria conteste votre compétence pour connaître de cette affaire, c'est tout simplement parce qu'il n'est pas sûr de son bon droit quant au fond. Le Cameroun est convaincu qu'il plaira à votre Cour de ne pas se laisser distraire par une manoeuvre sans lendemain, et qu'elle ira à l'essentiel, c'est-à-dire à l'examen de l'affaire au fond, afin d'accomplir ce qui est sa raison d'être : contribuer à faire régner la paix entre les nations par une bonne administration de la justice internationale. Elle le fera d'autant plus sereinement que le Cameroun s'emploiera le long des présentes plaidoiries à prouver l'évidence, à savoir la compétence de la Cour, ainsi que la recevabilité de sa requête.

Je vous remercie de votre bienveillante attention et vous prie, Monsieur le président, de bien vouloir donner la parole au professeur Bruno Simma.

The PRESIDENT: Thank you, Professor Kamto. I call now on Professor Simma.

Mr. SIMMA:

**Observations on the first Preliminary Objection of Nigeria**

1. Thank you, Mr. President. Mr. President, Members of the Court, it is a great honour for me to address you for the first time. It is my task to deal with Nigeria's first Preliminary Objection which submits that the Court is without jurisdiction to entertain the Application lodged by Cameroon. Nigeria claims, first, that Cameroon, when lodging her Application, violated her obligation to act in good faith, acted prematurely and did not comply with certain conditions under international law to be fulfilled before a declaration under the Optional Clause may be invoked as a basis for the jurisdiction of the Court. As to the specific allegation that "Nigeria knew nothing of Cameroon's Declaration . . . , until it was informed by the Registrar of the lodging of Cameroon's Application" (CR 98/1, p. 29), this will be countered by my colleague, Professor Ntamarik, following my own presentation. I myself will discuss the Nigerian arguments concerning the conditions governing the use of the Optional Clause as well as the further Nigerian claim that the terms of her own Declaration under the Optional Clause exclude the jurisdiction of the Court in the present case.

2. Mr. President, Members of the Court, the arguments put forward by Nigeria are untenable. It is the firm view of Cameroon that in the present case both the mechanism of the Optional Clause and the combination of the legal effects of the two Declarations of acceptance lead to crystal-clear results. On the other hand, I must say with all sincerity, that the arguments put forward by Nigeria, if accepted by the Court, would thoroughly destabilize the fragile legal régime of the Optional Clause. Nigeria wants the Court to do no less than revise its firm and consistent jurisprudence. And there exists absolutely no reason to do so.

**I. The conditions for seising the Court under the Optional Clause system**

3. Mr. President, turning to the specifics of the legal régime of the Optional Clause, the first question we have to answer is whether, beyond the deposit of a declaration of acceptance with the United Nations Secretary-General, there exist any additional requirements which a State has to fulfil in order to be entitled to bring a case before the Court.

#### **1. The time element**

4. According to Nigeria such additional requirements do indeed exist. However, what requirements Nigeria actually has in mind is anything but clear. According to the Nigerian Preliminary Objections, it is only after a "reasonable period of time" following the deposit of a declaration under the clause that such a declaration may be invoked as a basis for the jurisdiction of the Court in a concrete case. But of course this leads to the question of precisely what period of time Nigeria has in mind here. In this regard, Nigeria offers us a variety of possibilities whose common denominator is that they obfuscate the issue.

5. First, Nigeria creates the impression that what is decisive is the date of the actual transmittal of a copy of the Declaration under Article 36, paragraph 2, to the respondent, or potential respondent, State (NPO, para. 1.15). Nigeria argues that until this point in time, States are in ignorance of their rights and obligations under the Optional Clause, and that therefore the system cannot operate in the way envisaged by the Statute.

6. In the present case, Cameroon's Declaration was not transmitted to the Nigerian Government until 9 February 1995. According to Nigeria, Cameroon would thus have had to wait for more than 11 months before she could file her Application. This argument, however, is in evident contradiction to the spirit of the Optional Clause as recalled by the decision of this Court of 26 November 1957 on the preliminary objections raised in the case *Right of Passage over Indian Territory*. In that case, the Portuguese Declaration of acceptance of compulsory jurisdiction had been officially transmitted to the Government of India by the United Nations Secretary-General within one month of its deposit. Now the conclusion we may draw from this is that the time needed by the Secretary-General to fulfil his task under the Statute appears to vary substantially indeed, for whatever reasons. But States are in no position to influence things in this regard. Now,

in view of this, does Nigeria seriously want the Court to accept that Cameroon ought to be held responsible for the slowness of administrative procedures within the United Nations Secretariat? If we followed the Nigerian thesis, the *modus operandi* of the United Nations Secretariat could affect the jurisdiction of this Court — a conclusion which I consider patently untenable.

7. Nigeria then offers a still vaguer alternative. She argues that even if Cameroon were entitled to invoke her Declaration immediately upon its deposit with the Secretary-General, considerations of good faith and equity demand that Cameroon should, before lodging her Application

"have allowed at least such period to elapse as would reasonably have enabled the Secretary-General to take the action required of him in relation to Cameroon's Declaration . . .".

But this is absurd. Is Cameroon supposed to have made an assessment of the extent to which the financial crisis facing the United Nations may have had consequences of such gravity as to result in a delay of several months before her Declaration could actually be circulated? If we were to accept this idea, the meaning of the notion of a "reasonable time", as well as the answer to the question of what period of time would be adequate for States to consider or reconsider their position in the light of a new declaration, would differ from year to year and from case to case.

8. But this is still not the end of the ambiguities introduced by Nigeria: a couple of paragraphs later, Nigeria appears to withdraw from her earlier position even further by now regarding as sufficient the lapse of a reasonable time in which other States parties to the Optional Clause system might be expected to acquire knowledge of Cameroon's action.

9. And in addition, Nigeria implies that, although the primary duty to inform the other States of the deposit of a new declaration is upon the United Nations Secretary-General, other ways of obtaining this information might also be sufficient. Well, my colleague, Professor Ntamarik, will indicate an entire series of such "other ways" by which Nigeria must have been made aware of the deposit of Cameroon's Declaration.

10. Mr. President, Members of the Court, if my presentation of the issue of the time element appears confusing, I submit that this is not my fault. In his presentation on Monday (CR 98/1, pp. 44-45), Sir Arthur Watts appears to have watered down Nigeria's submissions on this point

considerably. What he did not do was to clarify the matter. However, one thing is perfectly clear: if we took the Nigerian arguments seriously, it would be impossible to establish a definitive, universally valid moment in time in which a certain declaration enters into effect.

11. Let me, at this point, make a few brief remarks on Sir Arthur's allegation that Cameroon committed a breach of good faith by not informing and thus "misleading", as he put it, Nigeria about her intention to bring the present dispute before the Court (CR 98/1, pp. 29-33). Apart from the fact that there was no lack of such information, I consider it impossible to sustain the proposition that there exists a legal obligation on a State to keep its adversary informed at each and every stage about any steps it resolves to take its adversary to Court. Think of a situation in domestic law where company A intends to take company B to court. In such a setting, nobody would deduce from the principle of good faith a duty to avoid surprising a potential defendant. And, in Cameroon's view, the régime of the Optional Clause is precisely where adjudication of international disputes comes closest to judicial settlement at the domestic level.

12. Besides, what would Nigeria have done if she had known Cameroon's intention to follow Sir Arthur's line of thought for another moment? Would she have withdrawn or modified her own declaration? Such steps appear to be in much more evident contradiction to the principle of good faith than any alleged ambiguities in Cameroon's information policies.

## **2. Consequences to be drawn from Article 102 of the United Nations Charter**

13. Mr. President, let me now put forward an additional argument in support of the view that a declaration under Article 36, paragraph 2, becomes effective and fully operative at the very moment of its deposit with the Secretary-General. I refer to Article 102, paragraph 1, of the United Nations Charter which reads as follows:

"Every treaty and every international agreement entered into by any Member of the United Nations after the present Charter comes into force shall as soon as possible be registered with the Secretariat and published by it."

Now, declarations under Article 36, paragraph 2, of the Statute are recognized as falling within the scope of Article 102 and are eligible, therefore, for registration and publication under this

provision. Since 1947, declarations made under the Optional Clause have been registered and subsequently published in the United Nations Treaty Series.

14. By the way, in his statement on Monday, Sir Arthur repeatedly spoke of Cameroon's "insistence that Optional Clause declarations are to be treated as treaties or agreements" (CR 98/1, pp. 41, 44). This is simply not true. All we have done was to draw attention to United Nations registration practice according to which such unilateral declarations are indeed handled like agreements. Cameroon never went further than that.

15. To return to our Charter argument, the Declaration which Cameroon issued on 3 March 1994 was, on that very day, not only deposited with the Secretary-General but also registered ex officio pursuant to Article 102, paragraph 1, of the United Nations Charter.

16. Now, it is universally recognized that it is the mere registration of an agreement or other legal act which brings about the legal effect foreseen in Article 102 of the Charter, that is, the right of the State effecting the registration to invoke the respective agreement or other act before organs of the United Nations, among them prominently the International Court of Justice. In this context, let me emphasize that Article 102 clearly distinguishes between, on the one hand, the duties of States parties to agreements or declarations (namely, to deposit the agreement or declaration with the United Nations Secretary-General), and, on the other, the duty of the United Nations itself to publish the agreement or declaration in the United Nations Treaty Series. Further, both United Nations practice and the literature on the subject are unanimous in confirming that only agreements and other instruments which are already in force or which enter into force simultaneously with the registration, at the latest, may be registered with the United Nations (cf. Art. 1, para. 2, of the above-mentioned Regulations; U. Knapp, on Art. 102, in B. Simma (ed.), *The Charter of the United Nations. A Commentary*, 1994, p. 1109).

17. Therefore, if we now consider Cameroon's Declaration of acceptance from the viewpoint of Article 102, we arrive at the following conclusions:

- First, since only instruments which are already in force are eligible for registration, the Declaration must be regarded as having entered into force on 3 March 1994.

- Second, pursuant to paragraph 2 of Article 102, Cameroon was entitled to invoke the legal effects of her Declaration before the Court as from that date.

### 3. The jurisprudence of the Court: From *Right of Passage* to the present

18. Mr. President, fortunately I do not have to rely on the strength of my own arguments only in order to refute the Nigerian submissions. This Court itself has clarified the state of the law on the matter and thus eliminated all the elements of uncertainty that Nigeria now attempts to reintroduce. Again, I refer to the decision on preliminary objections in the case concerning the *Right of Passage over Indian Territory*. This Judgment is, in the view of both parties, so fundamental to the issue at hand that I may be allowed to briefly restate its relevant points:

19. In *Right of Passage*, Portugal had filed an application against India only three days after she had deposited her Declaration of acceptance on 19 December 1955. India responded with several preliminary objections, the second of which has now virtually been copied by Nigeria. India — like Nigeria now — contended that Article 36 of the Statute required not only the deposit of a declaration of acceptance with the United Nations Secretary-General but also the transmittal of a copy of that declaration to the parties to the Statute, and that, therefore, such a declaration did not become effective until the latter obligation had been discharged.

20. The Court rejected the Indian argument by stating that

"[The] legal effect of a Declaration does not depend upon subsequent action or inaction of the Secretary-General. Moreover, unlike some other instruments, Article 36 provides for no additional requirement, for instance, that the information transmitted by the Secretary-General must reach the Parties to the Statute, or that some period must elapse subsequent to the deposit of the Declaration before it can become effective" (*I.C.J. Reports 1957*, pp. 146-147).

And the Court added:

"Any such requirement would introduce an element of uncertainty into the operation of the Optional Clause system. The Court cannot read into the Optional Clause any requirement of that nature" (*ibid.*, p. 147).

21. The Court thus recognized that the definitive date of entry into effect of the procedural rights and duties of a declarant State can be established only by maintaining a clear distinction between, on the one hand, the duty imposed upon States, that is, the obligation to deposit a declaration with the United Nations Secretary-General, and, on the other, the duty of the

Secretary-General to inform other States parties to the Statute of the deposit of any such declaration.

According to the Court, a declarant State

"[i]s not concerned with the duty of the Secretary-General or the manner of its fulfilment" (*ibid.*, p. 146).

22. And finally, the Court stated explicitly:

"[A] State accepting the jurisdiction of the Court must expect that an Application may be filed against it before the Court by a new declarant State on the same day on which that State deposits with the Secretary-General its Declaration of Acceptance" (*ibid.*, p. 146).

23. Since its 1957 decision, the Court has continuously and consistently maintained the view expressed in *Right of Passage*. For instance, in its Judgment on jurisdiction in the case of the *Temple of Preah Vihear*, the Court stated that

"[t]he only formality required is the deposit of the acceptance with the Secretary-General of the United Nations under paragraph 4 of Article 36 of the Statute" (*I.C.J. Reports* 1961, p. 31).

24. And this was expressly reaffirmed in the Judgment of this Court of 26 November 1984 on the Preliminary Objections in the *Nicaragua* case (*I.C.J. Reports* 1984, p. 412).

25. What we find here, then, is a constant, coherent, unambiguous jurisprudence of this Court, consolidated over a period of more than 40 years. It is supported by the overwhelming majority of academic writings. A list of respective references will be found in the transcript.

(Cf. *inter alia* Dubisson, *La Cour Internationale de Justice*, 1964, p. 170; Merrills, "The Optional Clause Today", *The British Year Book of International Law* 50 [1979], p. 101; Anand, *Compulsory Jurisdiction of the International Court of Justice*, 1961, p. 155; Charles De Visscher, *Aspects récents du droit procédural de la Cour Internationale de Justice*, 1966, p. 125; Rosenne, *The Law and Practice of the International Court, 1920-1996*, 3rd ed. 1997, Vol. II, pp. 754f.; Szafarz, *The Compulsory Jurisdiction of the International Court of Justice*, 1993, p. 66; Alexandrov, *Reservations in Unilateral Declarations Accepting the Compulsory Jurisdiction of the International Court of Justice*, 1995, p. 53).

26. State practice following the 1957 Judgment has also accepted the *Right of Passage* principles. The large majority of States that have made declarations under the Optional Clause have not found it necessary to provide a time-limit in light of *Right of Passage*. And, of course, Nigeria herself has for the last 30 years had the possibility of modifying her declaration in order to introduce such a time-limit, but she simply did not do so.

27. A recent confirmation of the acceptance of the *Right of Passage* jurisprudence on the part of States parties to the Optional Clause can be seen in the position of Senegal vis-à-vis Guinea-Bissau in the case concerning *the Arbitral Award of 31 July 1989*. In this case, Guinea-Bissau had filed her Application against Senegal only 16 days after having deposited her Declaration of acceptance, but Senegal, even though she raised questions as to jurisdiction, did not resort to any of the arguments now put forward by Nigeria. Mr. President, I agree with Sir Arthur that it is not for us to speculate why Senegal did not raise this point (CR 98/1, p. 42). But the instance certainly forms part of the State practice to which Cameroon draws your attention.

28. As I have already indicated, some States did protect themselves against surprise applications by providing for a certain time-limit of six months or, in most instances, one year between the deposit of a declaration and the possibility of introducing an application. But, as I have just said, Nigeria chose not to follow this example, and that is why she finds herself in court today. Obviously reservations *ratione temporis* providing for such a time-limit would be deprived of their entire raison d'être if the Court decided to modify its jurisprudence developed in *Right of Passage*. But there is absolutely no reason for the Court to do so.

#### **4. The relevance of the *Right of Passage* jurisprudence for the present Case**

29. That the Judgment in *Right of Passage* and the subsequent pronouncements of the Court to which I have referred, do not *per se* have binding force as between the Parties in the present case is, of course, obvious.

##### **(a) Factual differences?**

30. Mr. President, if we now look at the facts before the Court in *Right of Passage* and at those in the present instance, they are strikingly similar. Some factual differences do exist, however: in the *Right of Passage* case, Portugal filed her Application against India three days after having deposited her Declaration of acceptance; Cameroon waited for 26 days to take the same step. However, I am at a loss to see how this difference could possibly work in favour of Nigeria.

31. Let me remind you once more that in *Right of Passage* the Court said that a case could be brought on the very day of the deposit of a declaration of acceptance (*I.C.J. Reports 1957*,

p. 146). Thus, if it had really been the intention of Cameroon to take her adversary totally by surprise, as Nigeria contends, Cameroon could have lodged an application on 3 March 1994, in full conformity with the law and the jurisprudence of the Court. But Cameroon did not at all want to draw Nigeria into a "trial by ambush", as the Nigerian Preliminary Objections call it (NPO, p. 40). As my colleague, Professor Ntamark, will prove, Nigeria was perfectly aware of the intention of Cameroon to bring the present dispute before the Court. But, again, such awareness is in no way to be seen as a precondition for the admissibility of the Application by Cameroon.

32. To mention another factual difference: In the *Right of Passage* case, India, confronted with the Portuguese Application of 19 December 1955, more or less immediately, that is, on 7 January 1956, withdrew her Declaration of acceptance. Nigeria has not taken any such action. Neither, to my knowledge, has she requested the United Nations Secretary-General to accelerate the procedure by which new declarations of acceptance are transmitted to States that have already subscribed to the system of the Optional Clause, nor has she withdrawn or even modified her own Declaration. Let me recall that during the hearings on Cameroon's request for provisional measures, on 6 March 1996, Judge Oda put a question in this respect to the Agent of Nigeria (CR 96/3, p. 71). As was to be expected, the Reply given by Nigeria (CR 96/4, pp. 108-109) avoided the issue and did not clarify matters at all.

Mr. President we are getting close to 11 o'clock. I have about 20 more minutes to run; if you want to have the coffee break now I am in your hands.

The PRESIDENT: Thank you Professor Simma, the Court will now adjourn for 15 minutes.

*The Court adjourned from 11.25 to 11.40 a.m.*

The PRESIDENT: Please be seated. Professor Simma.

Mr. SIMMA: Thank you Mr. President.

**(b) The necessity to maintain the established jurisprudence**

33. Mr. President, Members of the Court, I now turn to the core of the Nigerian argument: Nigeria goes much further than simply distinguishing the present case on the basis of facts. She wants the Court to overturn the basic rule developed in *Right of Passage* and confirmed by this Court ever since.

34. In her Preliminary Objections, Nigeria claims that "in the 38 years since that Judgment was delivered in 1957 there have been developments in international law which militate in favour of a different outcome in the present proceedings instituted by Cameroon" (NPO, para. 1.10).

35. In his statement on Monday, Sir Arthur has ventured to explain where these "developments in international law" are to be found. He discovers them in a blossoming, as it were, of the principle of good faith since 1957 — a principle which, according to Sir Arthur, was only perfunctorily dealt with by the 1957 Court (CR 98/1, pp. 40-41). It is difficult to accept, Mr. President, that this Court would or could ever have treated considerations of good faith in a perfunctory manner. And of course, good faith is no recent invention. It has been the very basis of international legal relations since their inception. On the other hand, however, the principle of good faith cannot be utilized as an autonomous notion which can be employed to trump compelling legal rules. Good faith can only govern legal relationships within the limits of legal certainty. Utilizing the concept of good faith in such a way as to create legal uncertainty is to pervert it. And I am afraid that the Nigerian argument does exactly that.

36. To jettison the *Right of Passage* jurisprudence and allow States to reconsider their declarations of acceptance in the light of a newly-made declaration under the Optional Clause and presumably modify them with immediate effect, as advocated by Nigeria (NPO, para 1.17), would tear down a cornerstone of the system of compulsory jurisdiction established by the Statute.

37. Nigeria herself has stressed the need for a "proper operation of the system envisaged by the Statute" (NPO, paras 1.15 and 1.16). It is precisely such "proper operation" that would be rendered impossible if Nigeria's suggestion were followed.

38. As to Sir Arthur's argument on Monday that under the *Right of Passage* jurisprudence there exists no "meeting of minds" as he called it, between the two States under consideration, this

cannot be accepted either. Such a "meeting of minds" does come about, on a first level, through the acceptance by both States of the Statute of the Court and the jurisprudence of the Court which has concretized its provisions. By doing so, States accept the rules of the game, and if they then choose to make a declaration under the Optional Clause, they express their consent to abide by these rules towards any other State taking the same step. Hence a "meeting of minds" takes place in two stages, as it were: first, through acceptance of the ICJ Statute, and second and ultimately through the interaction of the two declarations in a concrete case.

39. Further, although States wishing to join the Optional Clause system take this step on a purely voluntary basis, they thereby renounce their former freedom to decide *ad hoc* against which States and in which disputes they are prepared to litigate before the Court. It is precisely at this point that the fundamental difference between compulsory jurisdiction and arbitration becomes apparent. Thus, Article 36, paragraph 2, of the Statute constitutes an essential step towards a genuinely judicial settlement of international disputes.

40. Mr. President, when States make use of the Optional Clause, they enter a system of compulsory jurisdiction, within the limits, that is, of Article 36, paragraph 3, and their respective declarations of acceptance — as far as these are compatible with Article 36, paragraph 3. It is essential to such compulsory jurisdiction that States, once they have subjected themselves to the system, are not entitled to reconsider their acceptance of the Court's jurisdiction if another State files an application against them. The whole object and purpose of the system of the Optional Clause is to ensure an advance acceptance of the jurisdiction of the Court within the limits of the respective declarations of acceptance.

41. The two Parties to the present case, in adhering to this system, have taken upon themselves the "risque du droit". Both of them have done so on the basis of perfect equality: since 3 March 1994, Cameroon had the right to bring an application against any other State party to the system which accepted the same obligation. At the same time Cameroon accepted the risk to be brought before this Court as a defendant. And the same is true for Nigeria.

42. The *Right of Passage* jurisprudence is a cornerstone of this existing system on which, as I have demonstrated, States have relied for more than 40 years. As I have also shown, the

principles enunciated in *Right of Passage* are not to be found in a single isolated dictum of that Court. They have been constantly and coherently consolidated into a foundation of the Optional Clause system. To deviate from these principles would undermine this system and upset the settled expectations of the States parties to it.

## II. The role of reciprocity in the Optional Clause system

### 1. The requirement of reciprocity in Article 36.2 of the Statute

43. Mr. President, my observation that the Nigerian arguments in the present case are practically identical with those put forward by India — and rejected by the Court — in *Right of Passage* is also true concerning Nigeria's submission that Cameroon "disregarded the requirement of reciprocity established by Article 36, paragraph 2, of the Statute" (NPO, pp. 34 f., 42 f.).

44. The words in which the 1957 Court responded to the respective argument of India, are as pertinent today as they were then:

"[I]t is clear that the notions of reciprocity and equality are not abstract conceptions. They must be related to some provision of the Statute or of the declaration." (*I.C.J. Reports 1957*, p. 145.)

And in its Judgment, the Court was not able to find any element of reciprocity inherent in the Statute which would be relevant to the question at issue now.

45. It may indeed be noted that in its 1984 Judgment in the jurisdiction and admissibility phase of the *Nicaragua* case, the Court made the following pronouncement:

"The notion of reciprocity is concerned with the scope and substance of the commitments entered into, including reservations, and not with the formal conditions of their creation, duration or extinction." (*I.C.J. Reports, 1984*, p. 419).

46. Sir Arthur, in his statement to the Court on 2 March, cited this very passage, emphasizing the words "and substance" (CR 98/1, p. 37). I would like to rely on the same passage in order to support my own argument, but I would like to emphasize the phrase "not with the formal condition of their creation, duration or extinction". I do so because it seems evident to me that the notion of reciprocity has nothing to do with the formal conditions of the creation of commitments under the Optional Clause system through the deposit by a State of a declaration under Article 36, paragraph 2. Sir Arthur rightly reminded us that the Nigerian Optional Clause Declaration accepted

the Court's jurisdiction as compulsory "in relation to any other State accepting the same obligation" but then the Declaration added the phrase "that is to say, on the sole condition of reciprocity". But then Sir Arthur proceeds to argue that "this addition is crucial" and that "it had added considerations of mutuality" (CR 98/1, p. 34). And it is at this point that I must part company with him. In the English language, if I may be permitted to say so, the phrase "that is to say" is simply explanatory of what has immediately preceded it; and what has immediately preceded it is the phrase "in relation to any other State accepting the same obligation". It adds nothing to that immediately preceding phrase. Mr. President, you might say to your secretary, "I wish to travel to New York on the first Saturday in April, that is to say, on 4 April". The last few words explain your meaning. They add nothing more. So, with respect, Sir Arthur's argument that the phrase on which he relies added "considerations of mutuality" which he then purports to define in a highly tendentious manner does not stand up to examination for a moment.

47. The true significance of the concept of reciprocity in the Optional Clause system has been aptly summarized recently by a noted commentator in the following terms:

"Taken together, those cases [and here, the author refers to the *Phosphates in Morocco* and the *Electricity Company of Sofia* cases] establish as the substance of reciprocity that when recourse is had to the compulsory jurisdiction, the reservations of each declaration will be applicable to each party, in the sense that each party is entitled to invoke to its benefit any relevant reservation appearing in its own declaration and in that of the other party." (Rosenne, *The Law and Practice of the International Court, 1920-1996*, Vol. II Jurisdiction, p. 762).

Understood in this sense, the concept of reciprocity clearly has no bearing in the present case, and Sir Arthur's attempt to attribute no less than six differing meanings to the concept (CR 98/1, p. 34) is designed only to sow unnecessary confusion.

## **2. The alleged meaning of "reciprocity" in the Nigerian Declaration**

48. Mr. President, let me, finally, reiterate Cameroon's view of Nigeria's claim that she has made the general principle of reciprocity inherent in Article 36, paragraph 2, into a specific condition of her own Declaration of acceptance, a condition which has to be met before that Declaration can be invoked in any given case (NPO, p. 38). What this condition aims at, Nigeria argues, is not only formal reciprocity as embodied in the text of the Optional Clause but rather

reciprocity in its full sense, or substantive reciprocity. But, in the view of Cameroon, such a reading of the reference to reciprocity in the Nigerian Declaration neither corresponds to the clear meaning of the text of that Declaration itself, nor does it conform to the meaning which is generally attributed to the notion of reciprocity. Nigeria totally fails to demonstrate that the special meaning which she seeks to give to that concept is the correct meaning.

49. The meaning of reciprocity as determined by the Court itself is miles away from the meaning that Nigeria now tries to attribute to it. Let me just refer you to the *Anglo-Iranian Oil Co.* and the *Interhandel* cases.

50. In *Anglo-Iranian Oil Co.*, the Court stated succinctly that, by declarations made on condition of reciprocity: "jurisdiction is conferred on the Court only to the extent to which the two Declarations coincide in conferring it" (*I.C.J. Reports*, 1952, p. 103).

51. We find a more detailed explanation of the effect of the condition of reciprocity in the 1959 Judgment in the *Interhandel* case where this Court said:

"Reciprocity in the case of Declarations accepting the compulsory jurisdiction of the Court enables a Party to invoke a reservation to that acceptance which it has not expressed in its own Declaration but which the other Party has expressed in its Declaration . . . There, the effect of reciprocity ends." (*I.C.J. Reports* 1959, p. 23; emphasis added.)

52. Hence, "reciprocity" has nowhere been given the meaning which Nigeria now puts forward. In its 1984 *Nicaragua* Judgment, this Court said clearly: "[R]eciprocity cannot be invoked in order to excuse departure from the terms of a State's own declaration, whatever its scope, limitations or conditions." (*I.C.J. Reports* 1984, p. 419).

53. In this context, as I have mentioned before, some States parties to the system of the Clause have not rested content with expressly invoking the condition of reciprocity in their declarations of acceptance. They have added to this an express condition to the effect that they would not recognize the jurisdiction of the Court in disputes opposing them to States which accepted such jurisdiction only very recently. If these States had considered the mere invocation of reciprocity to be sufficient for that very purpose, they would not have chosen to formulate such an addition.

### III. Conclusions

54. In conclusion, both the Statute of the Court and an interpretation in good faith of the Declaration made by Nigeria must lead to the rejection of the first Preliminary Objection entered by Nigeria. According to international law pertinent in the matter as well as the firm jurisprudence of this Court, a State party to the system of the Optional Clause may bring a case against another State party to that system immediately after the deposit of its declaration of acceptance with the Secretary-General of the United Nations.

55. Mr. President, Members of the Court, let me, then, summarize and conclude Cameroon's arguments on the first Preliminary Objection raised by Nigeria:

- First, the Application lodged by Cameroon is in total conformity with all the conditions which have to be fulfilled before a State can seize the Court on the basis of the Optional Clause.
- Second, the Court itself has, in its consistent jurisprudence since 1957, determined that it is through the mere deposit by a State of a declaration of acceptance with the United Nations Secretary-General that the compulsory jurisdiction of this Court on the basis of the Optional Clause is activated for that State. There exists no reason whatsoever for the Court to revise this jurisprudence. By asking the Court to do so, Nigeria puts into doubt the foundation of the entire system of compulsory jurisdiction. Such a revision would upset the settled expectations of the States parties to the system.
- Third, the element of reciprocity inherent in the Statute has never had the scope which is now attributed to it by Nigeria. The same is true for the condition of reciprocity stated in the Nigerian Declaration itself. Neither constitutes a bar to the jurisdiction of the Court.
- Fourth, Nigeria was not taken by surprise by the lodging of the Cameroonian Application. She had known for several weeks that Cameroon intended to take that step.
- Fifth and lastly, had Nigeria wished to protect herself against so-called surprise applications by other States, she could at any time prior to March 1994 have modified her own Declaration of acceptance to the Optional Clause by incorporating a new reservation

*ratione temporis* to require that a specific period of time must have elapsed before a State depositing a new declaration of acceptance could invoke it vis-à-vis Nigeria in a concrete case. She did not.

For these reasons, the Republic of Cameroon respectfully requests the Court to reject the first Preliminary Objection raised by Nigeria.

May I now ask you, Mr. President, to give the floor to Professor Ntamark.

Thank you, Mr. President.

The PRESIDENT: Thank you Professor Simma. I call now on Professor Ntamark.

Mr. NTAMARK:

1. Mr. President, Members of the Court, my colleague, Professor Bruno Simma, has already answered a part of Nigeria's first Preliminary Objection, which is that the Court has no jurisdiction to entertain the Application lodged by Cameroon.

2. I will confine my address principally to the argument by Sir Arthur Watts in his address to the Court on 2 March that:

"Nigeria knew nothing of Cameroon's Declaration under Article 26, paragraph 2, until it was informed by the Registrar of the lodging of Cameroon's Application.

.....

Cameroon was actively lulling Nigeria into a false sense of security while at the same time undermining the on-going dialogue by surreptitiously preparing to come to this Court . . ."

and that:

"'Respect for good faith and confidence' in international relations cannot be satisfied in such circumstances. Cameroon sought all along to conceal and misrepresent what it was about, and then sought to found the jurisdiction of this Court on the results of that misrepresentation . . ." (CR 98/1, p. 31.)

3. Mr. President, there is no iota of truth — no scintilla of evidence to support this allegation. On the contrary, there are many indications that Nigeria was aware of Cameroon's intention to refer their boundary dispute to the Court well before Cameroon filed her Application.

4. As early as 19 February 1994, ten days before Cameroon declared her acceptance of the compulsory jurisdiction of the Court in accordance with Article 36, paragraph 2, of the Statute, and

more than one month before she actually filed her Application, President Paul Biya, in a telegram to his Nigerian counterpart, made known to the latter the possibility of seeking a judicial settlement to the dispute over Bakassi. The Cameroonian Head of State wrote:

"Je vous exhorte à persévérer dans l'intensification des efforts de négociations déjà en cours pour trouver une solution juste, équitable et conforme au droit international, y compris par voie juridictionnelle." (Ann. MC, 337.)

5. By this telegram, President Biya made it known to his Nigerian counterpart that inasmuch as it was his intention to seek a peaceful solution of their boundary dispute, a judicial settlement of the problem was also contemplated.

6. The very next day, that is, on Sunday 20 February 1994, Cameroon officially announced her decision to take her boundary dispute with Nigeria to the International Court of Justice. Cameroon's decision to bring the boundary dispute before the Court was broadcast by the Radio station "Africa No. 1" based at Libreville, Gabon, as follows:

"Faced with the negative attitude of the Nigerian Government, and while remaining vigilant on the ground, Cameroon has applied for international arbitration. The Yaoundé authorities have decided to take the case to the United Nations Security Council, the International Court of Justice at The Hague and the OAU central body for the prevention, management and resolution of conflicts." (Ann. OC, 11.)

7. On 21 February 1994, the Nigerian authorities were well aware of the clear intention of Cameroon to bring their border boundary dispute before the International Court of Justice. According to *Agence France Presse* on that day, the Nigerian Foreign Minister, Mr. Kingibe, complained to journalists about the decision announced on Sunday (20 February) by Yaoundé to take the boundary dispute between the two countries to the United Nations Security Council and the International Court of Justice. He considered that: "cela n'est pas cohérent avec l'esprit de dialogue qui avait jusqu'ici prévalu" (Ann. MC, 340).

8. On 3 March 1994, Cameroon filed her Declaration under Article 36, paragraph 2, of the Statute of the Court. The following day, 4 March 1994, Nigeria had become aware that Cameroon had not only decided upon, but had initiated the procedure of bringing the boundary dispute before the Court by depositing its Declaration of acceptance of the Optional Clause with the United Nations Secretary-General. This is confirmed by the Nigerian Foreign Minister's letter to the

President of the United Nations Security Council of 4 March 1994 in which he said, *inter alia*, that he was,

"surpris ... de constater ... (que) le gouvernement Camerounais avait décidé d'internationaliser cette affaire en:

c) engageant une procédure auprès de la Cour internationale de Justice."  
(Ann. MC, 344.)

9. On 11 March 1994, at the First Extraordinary Session of the central organ of the OAU at ambassadorial level on the boundary dispute between Cameroon and Nigeria, the Nigerian delegation had the opportunity to hear the Secretary-General of the Organization of African Unity (OAU) Dr. Salim Ahmed Salim, express the view that: (Nigeria) "n'a pas semblé apprécier le fait que le Cameroun ait saisi le Conseil de Sécurité et la CIJ." (MC, 349, p. 7.) It is clear from the foregoing that "Official Africa" knew on 11 March 1994, at the latest, that Cameroon had taken steps to bring the boundary dispute before the Court.

10. The Secretary-General of the OAU, the media and the Nigerian Government itself were perfectly aware of the steps Cameroon had taken well before 29 March 1994. In fact, all through the month of March and before Cameroon had filed her Application, information to that effect had been circulated, repeated and confirmed through many channels.

11. It will be illuminating to bring to your attention to Radio "Nigeria-Lagos" broadcast on 6 March 1994, that:

"Nigeria expressed surprise at the steps taken by Cameroon to internationalize the issue before the commencement of summit talks by the two countries to resolve the issue. Such steps, Nigeria said, included . . . initiating a process with the International Court of Justice at The Hague." (Ann. OC, 14.)

12. On 7 March 1994, the *Nigerian African Concorde* published the news, that: "Cameroon had taken the case to the World Court at The Hague." (Ann. MC, 345.)

13. On 15 March 1994 the newspaper *Cameroon Tribune* confirmed that: "Le moment venu, la Cour internationale de Justice, quant à elle, pourra se prononcer ..." (Ann. OC, 16).

14. On 19 March 1994 *Agence France Presse* carried the briefing by the Nigerian Deputy Foreign Minister, Mr. Anthony Ani, to journalists of the Nigerian News Agency (NAN) in which,

"He reiterated his government's belief that the conflict may still be resolved through dialogue rather than asking a solution at the International Court of Justice at The Hague." (Ann. OC, 18.)

15. Mr. President, Members of the Court, it is clear that since 21 February 1994 Cameroon's intention to bring her boundary dispute with Nigeria before the International Court of Justice was known in Africa and beyond. It is thus totally incomprehensible for Nigeria in her Preliminary Objections to accuse Cameroon of bad faith and maintaining that:

"Nigeria had no means of knowing, and in fact did not know, of the deposit by Cameroon of its Declaration until it was informed by the Registrar of the Court by telex and letter dated 29 March 1994 of the lodging by Cameroon of the Application" (NPO, p. 39),

and also complaining that:

"No threat or suggestion or other warning of imminent arbitral or judicial proceeding was made by Cameroon." (NPO, para. 1.9, p. 32.)

16. The attitude of Nigeria after the filing by Cameroon of its Application on 29 March 1994 confirms that the element of "surprise" as alleged in the Preliminary Objection (NPO, p. 3) and that it does not accord with reality. In fact Nigeria had ample warning that Cameroon was about to file an application before the Court, albeit it regretted that step from a political point of view.

17. Mr. President, Sir Arthur Watts, in his address to the Court on 2 March referred to these various press and media reports as "a muddled record of miscellaneous events" and that "no serious conclusions can be drawn from it" (CR 98/1, p. 33). Is he referring here to the Nigerian Foreign Minister's letter to the President of the United Nations Security Council of 4 March 1994, which proves beyond any shadow of doubt that quite contrary to all the protestations of Sir Arthur Watts, Nigeria was fully aware of the action Cameroon had taken the previous day?

Mr. President, Members of the Court, I now turn to an argument which goes beyond the confines of comments on the first Preliminary Objection. It relates to the implications of Nigeria's conduct since Cameroon's Application was filed and particularly since Nigeria filed its Preliminary Objections to the jurisdiction.

18. The conduct of Nigeria in these proceedings is one of blowing "hot and cold" at the same time. In one breath Nigeria accepts that the Court has jurisdiction to entertain Cameroon's Application, and in the other, it contests the Court's jurisdiction.

19. The letter of General Sani Abacha, the Nigerian Head of State, on 29 May 1996 to H.E. Dr. Boutros Boutros-Ghali, Secretary-General of the United Nations, in reply to the latter's proposal to send a United Nations fact-finding mission to Nigeria and Cameroon in connection with the dispute over the Bakassi Peninsula is a particularly significant example of Nigeria's conduct in these proceedings.

20. The Nigerian Head of State wrote, *inter alia*:

"Furthermore, as the subject-matter of the dispute over the Bakassi [Peninsula] is already before the ICJ, it is our hope that the mission should not conduct itself in a manner prejudicial to the on-going processes at the Court nor should its outcome be used as judicial evidence by either Party to the dispute . . .".

21. Mr. President, Members of the Court, this letter by the Nigerian Head of State delivered after the Agent for Nigeria had filed the Nigerian Preliminary Objections on 12 December 1995 is nothing short of a representation to the then United Nations Secretary-General — and indeed to Cameroon — at the highest level that, notwithstanding the filing by Nigeria of its Preliminary Objections some six months previously, it had come to accept that the Court would be entitled to exercise jurisdiction in the case. How can one otherwise explain away the reference to "the on-going processes at the Court" and the hope that the outcome of the fact-finding mission should not be used as "judicial evidence" by either Party?

22. The "on-going processes at the Court" might, but only with great difficulty, be construed as a reference to the "processes" as they then stood, leaving aside Nigeria's attempt to stifle these processes by raising preliminary objections. But the reference to "judicial evidence" can only foreshadow Nigeria's participation in the merits phase of the present case. This letter from the Nigerian Head of State, combined with all the other evidence, signifies Nigeria's acquiescence in the "on-going processes at the Court", which Cameroon confidently anticipates will lead to a judgment on the merits of the issues in dispute between the two Parties. Cameroon submits that this consideration alone renders Nigeria's first Preliminary Objection without object.

May I ask you, Mr. President, to call upon my colleague, Professor Malcolm Shaw, to address the Court on Cameroon's observations on Nigeria's second Preliminary Objection. Thank you very much for your attention.

The PRESIDENT: Thank you so much, Professor N'Tamark. I call now on Professor Shaw.

Mr. SHAW:

### **The Second Nigerian Preliminary Objection**

1. Mr. President, Members of the Court, it is a great honour indeed to be before you again. Nigeria's second Preliminary Objection to the jurisdiction of the Court alleges that the Parties are bound by an obligation to settle all boundary disputes by means of what is termed "existing bilateral machinery". The basis for this contention is essentially the claim that such a duty has been accepted during the course of the 24 years prior to the Application by virtue of a pattern of regular dealings (NPO, Vol. 1, para. 2.1). Upon this factual basis, which is in any event inaccurate, Nigeria seeks to construct imposing legal edifices.

2. Chief Akinjide argued on Monday that "There is an implied agreement exclusively to use the bilateral machinery, and until that agreement is terminated, both Parties are estopped from invoking the jurisdiction of the Court" (CR 98/1, p. 62, para. 78). As to how such an implied agreement could possibly have arisen, it is stated that "For nearly 30 years there had been an almost continuous operation of the bilateral machinery . . . [and] . . . this shows a course of conduct which amounts to a binding commitment on both sides" (CR 98/1, pp. 56-57, para. 45). It was also argued that Cameroon was estopped from invoking the jurisdiction of the Court on the basis of detriment (CR 98/1, p. 50, para. 11). In addition, Nigeria has claimed in the further alternative, that the Application to the Court "constitutes a breach of the principle of good faith in the light of the commitment to resort to the available bilateral machinery" (NPO, para. 2.4).

3. Bricks cannot be made with straw alone. And it is even harder when the straw in question simply crumbles with the first shaft of light. The facts show that while there were indeed bilateral discussions between the Parties with regard to land and maritime boundary issues, the style and content of these varied greatly over the years. These discussions were concerned with particular problems at particular times. No bilateral machinery was created to deal with the totality of land and maritime boundary issues.

4. In addition, at no time was there any express or implied agreement or understanding that no other mechanism or method of peaceful settlement could be used, still less a recognition of any form of legal obligation precluding resort to the Court or any other means of third party settlement.

5. On the contrary, the facts clearly demonstrate that while Cameroon pursued the attempt to resolve the land and maritime disputes with Nigeria diligently and consistently, Nigeria seemed constantly to draw back from agreements and indeed questioned those few that were actually reached. There really was no "existing bilateral machinery" which continued in time, while the very notion of the exclusivity of resort to the "existing bilateral machinery" was contradicted by Nigeria's own behaviour during the period in question prior to Cameroon's Application to the Court.

### **I. The Law**

6. Nigeria has sought, rather despairingly at times it may be thought, to infer the existence of an agreement between the Parties not to resort to the International Court in relation to boundary questions. The basis for this is an alleged "consistent pattern of bilateral procedures" coupled with "the reiterated common intention to use the bilateral machinery for the resolution of boundary questions, and the absence of any rupture in bilateral relations" (NPO, Vol. 1, para. 2.30). Realizing that no express agreement existed at all, Nigeria maintains that the use of bilateral procedures itself constituted an implied agreement to resort exclusively to the existing bilateral machinery and not to invoke the jurisdiction of the Court (para. 2.36).

7. This is logically rather difficult to follow. It is as if one were to declare that the fact that one bought a newspaper from the same shop on several days amounted to a legally binding obligation not to purchase any newspaper or magazine from anywhere else at any other time. The mere resort to various bilateral procedures at various stages with regard to particular issues cannot of itself amount to an agreement in law not to resort to any other method of peaceful settlement with regard to the totality of matters in dispute.

8. It needs perhaps to be emphasized that the core obligation of the United Nations Charter contained in Articles 2, paragraph 3, and 33, paragraph 1, with regard to a dispute, the continuance of which is likely to endanger the maintenance of international peace and security, is to "seek a

solution by negotiation, enquiry, mediation, conciliation, arbitration, judicial settlement, resort to regional agencies or arrangements, or other peaceful means of their own choice". This is reaffirmed in the 1970 Friendly Relations Declaration (General Assembly resolution 2625 (XXV)) and the 1982 Manila Declaration (General Assembly resolution 37/590). No method is excluded, no hierarchy is imposed. The exclusion, therefore, of recommended methods or mechanisms would need to be clearly established.

9. The Court itself has emphasized that, although international agreements may take a variety of forms, an agreement cannot arise in international law simply by virtue of invocation by one party. As was emphasized in the *International Status of South West Africa* Advisory Opinion, (*I.C.J. Reports 1950*, p. 139), "an 'agreement' implies consent of the parties concerned", and this point was recently reaffirmed in the *Qatar v. Bahrain* case (*I.C.J. Reports 1994*, p. 121).

10. Without the consent of the parties to be bound by specific obligations, no international agreement can exist. And it is clear that particular caution must be exercised where no written instrument exists at all containing the purported obligation and where the obligation is sought to be derived merely from a particular (and disputed) pattern of conduct.

11. It is therefore quite apparent that in order to demonstrate that an agreement existed, Nigeria has to show that binding commitments in the sense of the agreement alleged were agreed to by both Parties. This, as will be seen from the actual facts of the case, Nigeria simply cannot do.

12. The fact that recourse to the Court was not raised as a possibility by the Parties during the years prior to 1994 cannot itself constitute proof that the Parties consciously, overtly or implicitly precluded any such possibility. If it were otherwise, the impact upon the general issue of the jurisdiction of the Court would be considerable.

13. Nigerian counsel has further argued that "Cameroon is estopped from invoking the jurisdiction of the Court, Nigeria having relied on Cameroon's conduct to Nigeria's detriment" (Chief Akinjide, CR 98/1, p. 50, para. 11).

14. The question of estoppel has been before the Court in several cases. In the *North Sea Continental Shelf* cases (*I.C.J. Reports, 1969*, p. 26), the Court declared that in order to create an

estoppel one would need recourse to "past conduct, declarations etc., which not only clearly and consistently evinced acceptance" of a particular situation, but would also lead the Parties concerned "in reliance on such conduct, detrimentally to change position or suffer some prejudice". It would not suffice simply to rehearse facts that were capable of varying interpretations or explanations. This analysis was reaffirmed in the decision on intervention in the *El Salvador/Honduras* case (*I.C.J. Reports*, 1990, p. 118).

15. In order to establish that Cameroon was estopped from resorting to other than bilateral settlement mechanisms, Nigeria would therefore need to prove that Cameroon had by way of statement or representation "clearly and consistently" declared that it would never resort to third party settlement. This has not been demonstrated at all, nor can it be so on the facts. What has been produced is simply a list of bilateral talks during which at no point was the principle of exclusive resort to bilateral methods even discussed, let alone firmly, clearly and constantly maintained. On the contrary, not only did Cameroon at one stage openly declare that resort to international arbitration was a possibility, but it did in fact turn to both the OAU and the United Nations early in 1994.

16. Nigeria would also need to demonstrate that it had relied upon the alleged statement or representation of Cameroon espousing exclusive resort to bilateral machinery. This has not been shown. In addition, of course, Nigeria itself turned to the OAU in May 1981 in the context of this dispute as I shall note later. Again, any such reliance that may be alleged must be shown to have caused prejudice or detriment to Nigeria.

17. To argue as Nigeria does that prejudice lies in losing access to a system of bilateral machinery is hard to comprehend, given a long, fruitless history of the bilateral negotiations, the fact that on three occasions Nigeria went back on agreements and in the light of the sustained series of incursions into Cameroon's territory that took place as from early 1994.

18. It is indeed a question of exclusivity of resort to bilateral processes and not the general availability that is at issue here. Nigeria finally contends that the Application to the Court amounts to a breach of good faith since, it is argued there was a pre-existing commitment to bilateral machinery (NPO, Vol. 1, para. 2.34). The use to which Nigeria puts the principle of good faith is

rather curious. It is maintained that "in the present proceedings the principle reinforces the principle '*pacta sunt servanda*'" (para. 2.35). This rather cryptic reference seems to imply that if the argument about an implied agreement fails, then one could allege a breach of good faith resulting from a violation of *pacta sunt servanda* with regard to a non-existing agreement.

19. The Court, however, emphasized in the *Border and Transborder Armed Actions* case, (*I.C.J. Reports, 1988*, p. 105) that the principle of good faith is not in itself a source of obligation where none would otherwise exist. The principle of good faith is only relevant where legal obligations already exist. Since Nigeria has totally failed to demonstrate the existence of any legal obligation in the sense of an alleged binding commitment not to resort to other than bilateral machinery to settle boundary disputes, the invocation of good faith lacks all substance. Indeed, Cameroon finds somewhat curious the Nigerian argument that Cameroon's action in invoking the jurisdiction of the Court to settle its land and maritime boundary dispute is to be regarded as a breach of good faith.

## **II. The Facts**

20. I turn now to the relevant facts. Cameroon's written pleadings on the Preliminary Objections to jurisdiction detail the bilateral meetings that took place from 1964 to 1993 and it is not the intention to repeat verbatim the information contained therein. Nevertheless, some reference is required in order to demonstrate the accuracy of Cameroon's contentions.

### **(1) No "Existing Bilateral Machinery" Ever Existed In the Sense Claimed by Nigeria**

21. The argument that "bilateral machinery" existed to deal with boundary matters is simply tendentious. Still less acceptable is the implication that such meetings as took place had in the circumstances the authority to resolve the boundary issues now before this Court. For example at the Yaoundé meeting of 12 to 14 of August 1970 which discussed the question of land and maritime boundaries, the Cameroonian delegation were taken by surprise by the admission of the Nigerian delegation that it was advisory only. Cameroon had been under the clear impression that the Nigerian delegation would have full powers to negotiate and sign on behalf of the Government.

22. The meeting produced a declaration, which called for a treaty to give effect to the demarcation proposed and which provided for work to commence also with regard to the delineation of the maritime boundary (MC 240, p. 3 and NPO, Ann. 14, p. 3). However, this encouraging declaration marked not the commencement of the process of resolving boundary disputes, but rather the start of Nigerian efforts to prevent such resolution. At the meeting of the Joint Nigerian-Cameroon Technical Committee at Lagos on 15 to 23 October 1970, intended as the follow-up to the Yaoundé meeting, Nigeria challenged the core treaty of 11 March 1913 "and the definition of the boundary between latitude 50 north and the sea", something that had not been questioned earlier. This changed attitude provoked deep concern amongst the Cameroonians. Attempts to reach an agreement on the maritime boundary in Yaoundé in March 1971 by the Nigeria-Cameroon Joint Boundary Commission on the basis of a charted line on the adopted working British Admiralty charts foundered and at Nigeria's request the meeting was adjourned.

23. This maritime problem seemed, however, to have been resolved after the meetings with the two Heads of State. The Second Declaration of Yaoundé, adopted on 4 April by the Commission, stated that the two Heads of State had agreed to accept as the frontier the compromise line traced on British Admiralty Chart No. 3433 up to the three-mile limit in accordance with the Anglo-German Treaty of March 1913. This was reaffirmed by the declaration issued at the end of the meeting held in June 1971 (NPO, Ann. 21, p. 2).

24. Thus, all seemed on the way to amicable resolution. However, by the time of the May 1972 meeting of the Nigeria-Cameroon Permanent Consultative Committee, Nigeria had changed its attitude and refused to accept the decision taken by the Commission regarding the "demarcation of the boundary as from the three-mile-limit line". This approach was reaffirmed at the meeting of the Joint Boundary Commission. Nigeria then proposed the creation of a new commission to examine the issue. This was in addition to the Joint Boundary Commission, the Technical Sub-Committee and the Permanent Consultative Committee of course. It is indeed important to note that it was only in January 1982, some ten years later, that the two countries were able to call for a resumption of the meetings of the Joint Boundary Commission. The phrase used in the Communiqué of the two Heads of State is that they decided "to resuscitate the Boundary

Commission". A phrase, Mr. President, interestingly repeated by Nigerian counsel on Monday (Chief Akinjide, CR 98/1, p. 55, para. 36). This hardly seems consistent with Nigeria's emphasis upon "existing bilateral machinery". Still less with any alleged agreement to rely exclusively upon such claimed machinery.

25. Progress appeared to have been achieved by the Maroua Declaration of 1 June 1975 signed by the two Heads of State. This crucial agreement delineated the maritime boundary between the two countries from Point 12 to Point G on the British Admiralty Chart, annexed to the Declaration. However, Nigeria again changed its mind and proceeded to violate the agreement.

26. Between 1978 and 1987, Cameroon sought a further meeting of the Joint Commission. The fact that it took so long for such a meeting to be arranged underlines the position that there was no "existing bilateral machinery" for the sole and exclusive resolution of boundary disputes between the two States.

27. In fact, at the meeting held in August 1987 at Yaoundé, the question of boundaries was not one of the ten points on the agenda and indeed the only reference to borders at all was in the context of "trade" and the movement of peoples across the boundaries (NPO, Ann. 51, p. 5). It was only four years later that a meeting of experts took place at Yaoundé during the visit of the Nigerian Minister of External Affairs. This meeting is particularly important because of the conclusions that Nigeria seeks to draw from the contents of the procès-verbal. Nigeria has argued that this "clearly indicates the focus upon an ongoing institutional framework (*cadre institutionnel*) within which boundary problems were to be resolved" (NPO, Vol. 1, para. 2.19).

28. But, Mr. President and Members of the Court, this conclusion demonstrates a serious misreading of the document itself. It shows that Nigeria, having failed to construct bricks out of straw, is now clutching at the straws themselves. Section 4 of the procès-verbal is indeed headed "Cadre Institutionnel", but it concerns the institutional framework within *each country* established to deal with territorial questions and not some form of bilateral institutional framework created in order to resolve boundary questions between the two States. Section 4 reveals that the two parties discussed the philosophy which underlay "la création, les objectifs ainsi que le fonctionnement de leurs respectives commissions nationales de frontières" (emphasis added). Nigeria now argues that

such references did "no more than to formalize by internal legislation the status of the national bodies on each side taking part in the continuing bilateral process" (CR 98/1, p. 56, para. 41).

29. But this is to miss the essential point. For no mention is made of any bilateral institution. All that Nigeria can do is to refer to the part of the Joint Communiqué that the two sides "noted with satisfaction the commitment of the two Presidents to maintain more regular consultations with a view to solving" disputes between the parties (CR 98/1, p. 55, para. 40). To seek to infer from this generality plus a description of national frontier commissions, any kind of agreement to resolve boundary disputes only through a bilateral institutional framework verges on the bizarre, not to say absurd. Further meetings were held of various committees in mid-December 1991, and in August and December 1993 with no results and indeed in the latter two cases with no reference being made at all to the land frontier. And, as Nigeria has admitted (CR 98/1, p. 57, para. 46), the Joint Commission has not met since then.

30. Clearly, there was no "existing bilateral machinery" in the sense invoked by Nigeria in this case in evidence. All that one can conclude is that a variety of committees and commissions of varying composition looked at boundary issues at irregular intervals. There was no comprehensive decision-making machinery functioning at all which looked at the totality of the land and maritime boundary problems. But the very concept of "machinery" so enthusiastically embraced by Nigeria implies something beyond *ad hoc* and irregular meetings by different bodies of different composition dealing at different times with different issues.

## **(2) Nigeria's Conduct**

31. It is also true that Nigeria's own conduct demonstrates that it itself did not feel obliged to resolve all boundary disputes by bilateral mechanisms alone. This emerges clearly from consideration of the May 1981 incident during which five Nigerian soldiers were killed.

32. The Nigerian Government protested and demanded an apology. However, far from relying exclusively upon existing bilateral machinery, Nigeria took the matter to the Organization of African Unity. Indeed it is clear from the Note Verbale received at the Cameroonian Embassy on 19 May that year that Nigeria had approached the OAU even before it had sent the Note Verbale

to Cameroon. Nigeria also refused the suggestion by Cameroon that a bipartite commission be established to resolve the matter (Cameroon's observations, Anns. 4 and 5). It was Cameroon that proposed resort to a bilateral mechanism, it was Nigeria that turned to the OAU, and that within a couple of days of the original incident. It is noteworthy that both the Nigerian Agent (CR 98/1, pp. 22-23, para. 21) and counsel (CR 98/1, pp. 57-58, paras. 48, 50) referred to this incident on Monday without contradicting in any way whatsoever this description of events contained in Cameroon's observation.

33. May I also remind the Court of the submissions of my colleague, Professor Ntarmak, with regard to the letter of 29 May 1996, from the Nigerian Head of State to the United Nations Secretary-General supportive of the efforts of the United Nations, the OAU and the President of Togo and expressing the hope that the proposed United Nations fact-finding mission "should not conduct itself in a manner prejudicial to the on-going processes at the Court nor should its outcome be used as judicial evidence by either party to the dispute". What, Mr. President, Members of the Court, does this tell us about Nigeria's claims as to the exclusivity of bilateral mechanisms?

### **(3) Cameroon's Conduct**

34. There is no evidence that Cameroon at any stage accepted an obligation not to resolve boundary problems by recourse to third parties. Nigeria, upon whom the burden of proof lies to prove its claims of inadmissibility, has not done so. In fact, the evidence demonstrates that Cameroon has clearly acted as if and upon the basis that there was no such obligation.

35. This clearly emerges from the Cameroon's attitude at the Lagos meeting in October 1970, where the Cameroon delegate clearly stated in the context of the maritime boundary that "if we are unable to agree, then this matter would go into arbitration" (See Cameroon's observations, para. 2.14). From that point onwards, Nigeria was upon notice that Cameroon would feel obliged, if bilateral negotiations failed, to resort to binding third party settlement. For Nigeria now to claim, as it did last Monday (CR 98/1, p. 53, para. 23), that such a comment was made "no doubt in the heat of the moment" is somewhat disingenuous but it is at least a realization that such a statement was made and noticed. No doubt reference to arbitration would have been "politically

embarrassing" as the Cameroonian representative is quoted as saying. But that very comment evidences that despite the possibility of political embarrassment, Cameroon was considering turning to arbitration in order to achieve a settlement.

36. That Cameroon felt under no obligation to refrain from turning to third parties is also clear from the events of early 1994. Following Nigeria's military incursions in to Cameroon, Cameroon appealed to the OAU. This was transmitted to the OAU Secretary-General together with a request for an urgent meeting of the central organ of the OAU mechanism for dispute resolution. In addition, a letter from the Egyptian Foreign Minister dated 17 March 1994 specifically noted that Egypt (as the then President of the OAU), with the approval of Nigeria and Cameroon, offered to host a summit meeting between the two Presidents together with the President of Togo.

37. Cameroon also referred the matter to the United Nations Security Council at the end of February 1994. Nigeria sent a letter in which its "surprise" was expressed with regard to what it termed Cameroon's decision to internationalize the problem. However at no point did Nigeria say or even hint that recourse to any form of third party settlement, was inadmissible or contrary to binding obligations accepted by the parties. Indeed, to refer as Nigerian counsel did on Monday to Cameroon's seeking of help from the international community as "an international diplomatic crusade to drum up support for Cameroon's position" (CR 98/1, p. 59, para. 59) hardly appears condemnatory. In fact, it is what States involved in a dispute do all the time.

38. The recitation of events after June 1994 provided by Nigerian counsel need not, for chronological reasons obvious to this Court, be examined. Apart from one small observation. Nigerian counsel on Monday (Sir Arthur Watts, CR 98/1, p. 39) sought to argue that the reference by Nigeria on a number of occasions to "proceedings before the Court being pending" was to be taken simply as a factual statement that the matter was before this Court. This included the situation that objections to jurisdiction had been made. No more could be read into the matter. No more. However, it is perhaps worth drawing attention to the comments of Ambassador Halim, the head of the recent United Nations Good-Will Mission to the two States. He noted on Nigerian Television on 23 September 1996, that "I am very much convinced that both Governments, the Federal Government of Nigeria and the Government of Cameroon, are very interested to resolve this

question peacefully. I think they have definitely believed that this can be settled in the International Court of Justice" (BBC Summary of World Broadcasts, 25 September 1996, AL/2726 A/9). No doubt such a statement by such a person at such a time could only have been made upon the basis of what he had been told by the appropriate authorities.

### **III. Third Party Reactions**

39. It is also clear that the third parties concerned have not felt constrained by any alleged obligation binding upon Nigeria and Cameroon to settle the dispute only by bilateral means. Such practice constitutes powerful evidence of the absence of such claimed obligation. I need mention only in this context the Court's Order of 15 March 1996 which specifically stated in paragraph 5 of the dispositif that "both Parties should lend every assistance to the fact-finding mission which the Secretary-General of the United Nations has proposed to send to the Bakassi Peninsula" (p. 25).

40. In addition the President of Togo has been involved in mediation efforts and the Court referred to this stating that "both Parties should observe the agreement reached between the Ministers for Foreign Affairs in Togo on 17 February 1996" (p. 24).

### **IV. Conclusions**

41. The following conclusions are therefore evident. First, the Nigerian claim that there was an alleged "existing bilateral machinery" that continued in operation is impossible to sustain if one pays any attention at all to the actual facts. Secondly, the vast majority of the meetings that took place, and that over clearly irregular intervals, dealt with purely local issues or with the maritime boundary alone. No bilateral machinery dealt with the totality of land and maritime boundary issues and no bilateral process dealt with the totality of land and maritime boundary issues. Thirdly, Nigeria's own behaviour during the period in question prior to the application to the Court contradicts any asserted exclusivity of resort to the claimed "existing bilateral machinery". Fourthly, Cameroon's behaviour clearly demonstrates its understanding that resort to non-bilateral processes or mechanisms was entirely acceptable.

42. The facts speak for themselves. As the indispensable factual basis slips away like grains of sand, the legal castles built by Nigeria upon this basis simply disintegrate. There really is no

foundation for any possible inference of the existence of an implied agreement not to turn to third parties, nor may any claim of an alleged estoppel nor resort to a tendentious application of the principle of good faith be made. The facts as they are simply and clearly cannot sustain the conditions required by international law for such assertions. Nigeria's second Preliminary Objection should therefore be rejected. Thank you, Mr. President and Members of the Court for your kind attention. I would ask, Mr. President, for you to call my colleague, Professor Jean-Pierre Cot.

The PRESIDENT: Thank you, Professor Shaw. Professor Cot would you like to commence your argument.

M. COT : Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour, j'ai l'honneur et le plaisir de revenir à cette barre pour vous présenter les observations de la République du Cameroun sur les troisième et quatrième exceptions préliminaires nigérianes.

### **Troisième exception préliminaire**

1. Dans sa troisième exception préliminaire, le Nigéria conteste la compétence de la Cour en raison de l'existence supposée, au sein de la commission du bassin du lac Tchad, la CBLT, d'un mécanisme régional exclusif de règlements des différends.

2. Le droit international, on le sait, permet et même encourage l'utilisation de toutes les procédures disponibles, en laissant aux Etats une large marge d'appréciation en la matière. Le «principe du libre choix des moyens», en filigrane dans l'article 33 de la Charte, est explicitement énoncé dans la résolution 2625 (XXV) du 24 octobre 1970, ainsi que dans la déclaration de Manille du 15 novembre 1982 (résolution 37/10).

3. Jamais la Cour n'a refusé d'exercer sa compétence au motif qu'un autre mode de règlement pacifique des différends était simultanément mis en œuvre. Dès lors que le consentement des parties est établi – ce qui est le cas en l'espèce – la Cour peut trancher tout différend juridique, dont elle est saisie, en application de l'article 36 de son Statut.

4. La jurisprudence constante de la Cour admet, je dirai même encourage, le recours simultané à plusieurs modes de règlements de différends. On peut citer les affaires du *Plateau continental de la mer Egée* (C.I.J. Recueil 1978, p. 12, par. 29), du *Différend frontalier*

(C.I.J. Recueil 1986, p. 577, par. 46) , du *Passage par le Grand-Belt* (C.I.J. Recueil 1991, p. 20, par. 35) ou des *Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua* (C.I.J. Recueil 1984, p. 440, par. 106).

5. Pour faire échec à l'application de ces règles traditionnelles, le Nigéria devrait démontrer, conformément à la jurisprudence de la Cour citée par mon ami Malcolm Shaw, qu'il existe avec le Cameroun un accord international qui exprime clairement la volonté des deux Etats de renoncer à cette liberté de choix, de conférer une exclusivité à un mode particulier de règlement des différends.

6. Or, pas plus qu'il n'a établi dans le cadre des relations bilatérales, cet accord n'a été conclu au sein de la CBLT. Pour le démontrer, je commencerai par analyser les textes fondateurs de la CBLT, avant d'examiner la manière dont les Etats membres ont appliqué, en pratique, ces dispositions, et de confronter les enseignements ainsi obtenus à la jurisprudence internationale.

#### **I. L'absence de compétence exclusive en matière de règlement des différends dans les textes de la CBLT**

7. Mais partons d'abord, Monsieur le président, du texte sur lequel nos contradicteurs fondent leurs prétentions, du texte, un seul. Le Nigéria croit en effet trouver dans l'article IX, g) du statut de la CBLT cet accord en vertu duquel les litiges frontaliers seraient exclus de la compétence de la Cour internationale de Justice ou, plus largement, de tout autre mode de règlement.

8. Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour, le Cameroun a du mal à suivre le Nigéria sur ce terrain. Permettez-moi de vous rappeler la disposition en question, elle est brève, article IX : «La Commission aura les attributions suivantes : [suit toute une série d'attributions de nature technique] et ... g) d'examiner les plaintes et de contribuer à la solution des différends.» C'est sur cette petite phrase et elle, seule que nos contradicteurs se basent pour construire une superbe cathédrale juridique dont les fondations me paraissent bien fragiles et mal assurées. Ce n'est pas ainsi que l'on érige les monuments pour défier les siècles ou même les quelques semaines qui nous séparent de votre délibéré. Cette unique petite phrase mérite donc d'être examinée de plus près.

9. Si l'on s'en tient au *sens ordinaire* de cette disposition, il est difficile d'y voir autre chose qu'une faculté laissée à la commission d'aider les Parties en litige à parvenir à une solution. En d'autres termes, loin d'exclure le recours à des modes de règlements pacifiques traditionnels, l'article IX, en son sens ordinaire, semble plutôt les favoriser. Il ne s'agit en aucune manière pour la CBLT de prendre des décisions obligatoires qui régleraient de manière impérative et exclusive le différend, mais de «contribuer» à la solution des différends. Ce qui est, vous en conviendrez, tout autre chose. Cette contribution peut évidemment prendre des formes diverses : négociation multilatérale, bons offices, médiation... Mais on ne saurait en déduire que les parties contractantes ont voulu l'établissement d'un mode obligatoire et exclusif de règlement des différends.

10. Cette interprétation est confirmée par l'*objet et le but* de la convention à laquelle le Statut est annexé, et dont il fait partie intégrante (art. II de la convention). Ce préambule dispose que la commission :

«aura pour but de préparer les règlements généraux, d'assurer leur application effective, d'examiner les projets préparés par les Etats membres, de recommander une planification en vue de la réalisation des études et des travaux dans le bassin du Tchad, et, en général, de maintenir la liaison entre les Etats membres».

La Commission n'a été en aucune manière instituée par la convention comme forum exclusif de règlement des différends, pas davantage en matière de règlement de frontières que pour toute autre question.

11. Le *contexte* confirme l'absence de pouvoir exclusif de la CBLT en matière de règlement des différends. Ni la convention, ni le statut, ni le règlement ne contiennent la moindre disposition organisant une procédure de règlement pacifique particulière. Les seules dispositions permanentes laissent une latitude très large aux Etats parties. Soulignons en particulier que les décisions de la commission ne peuvent être prises qu'à «l'unanimité des Etats membres» (art. X et art. XI du statut de la CBLT).

12. On ne retrouve donc aucune expression d'une quelconque obligation pour les Etats membres de soumettre un différend à un règlement obligatoire et exclusif de la commission. Le pouvoir souverain des Etats est au contraire rappelé dans l'article III du statut qui vise «*le respect des droits souverains de chacun*».

13. Nos adversaires, du reste, ont à plusieurs reprises insisté sur le respect de la souveraineté des Etats membres dans le cadre de la CBLT, notamment en affirmant que les décisions prises par la CBLT, même au niveau des chefs d'Etat et de gouvernement, n'étaient pas obligatoires en l'absence d'approbation ultérieure par l'Etat concerné (CR 98/1, p. 67) : curieuse conception, Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour, curieuse conception d'une compétence exclusive qui enfermerait le Cameroun dans le carcan d'une procédure spécifique de règlement des différends tout en permettant au Nigéria d'ignorer superbement les décisions prises au plus haut niveau ! Vous conviendrez que c'est trop pour l'un ou trop peu pour l'autre ! En l'absence de disposition statutaire, réglementaire ou conventionnelle expresse, il convient de respecter les «droits souverains» de chaque Etat membre, qui reste donc libre d'opter pour le mode de règlement pacifique de son choix.

14. Monsieur le président, lorsque des Etats souhaitent exclure ou limiter votre compétence, dans le cadre d'accords régionaux de règlement pacifique, ils le disent clairement, comme par exemple dans l'article 61 de la convention européenne des droits de l'homme :

«Les Hautes Parties contractantes renoncent réciproquement, sauf compromis spécial, à se prévaloir des traités, conventions ou déclarations existant entre elles, en vue de soumettre, par voie de requête, un différend né de l'interprétation ou de l'application de la présente convention à un mode de règlement autre que celui prévu par ladite convention. »

15. Aucune disposition comparable, de près ou de loin, à ce texte, n'est incluse dans la convention ou le statut de la CBLT.

16. Dès lors et conformément à une jurisprudence constante, on ne saurait présumer la renonciation des Etats membres à un droit souverain. En l'absence de tout fondement dans les textes, l'argumentation nigériane tendant à exclure la compétence de la Cour au nom d'une prétendue exclusivité de compétence de la CBLT, doit être rejetée. D'autant que la pratique des Etats membres, loin de confirmer une compétence exclusive, va à l'encontre des dires de nos adversaires.

**II. La pratique des Etats membres de la CBLT confirme l'absence de compétence exclusive en matière de règlement des différends.**

17. Comme pour les textes, le Nigéria est en peine de trouver ici des arguments dans la pratique des Etats membres pour étayer sa thèse audacieuse. Il ne cite aucun précédent, et pour cause, où la CBLT se serait déclarée compétente pour le règlement exclusif d'un différend.

18. D'ailleurs aucune contestation portant sur la délimitation des frontières n'a été soumise à la Commission . Au contraire, les experts de la CBLT, dès juillet 1983 , précisent qu'il ne s'agissait pas

«de revenir sur le tracé des frontières dans le lac tel que décrit dans les textes historiques, mais de s'en servir sur le terrain comme documents faisant scientifiquement autorité et sur lesquels il se dégage un consensus» (annexe mémoire du Cameroun, par. 267).

19. Le 17 novembre 1984, les mêmes experts déposèrent un rapport précisant les documents juridiques de base délimitant la frontière dans le lac Tchad. Ces accords, qui sont :

- l'accord entre la Grande-Bretagne et la France du 29 mai 1906,
- entre l'Allemagne et la France du 18 avril 1908,
- entre la Grande-Bretagne et la France du 19 février 1910,
- enfin entre le Royaume-Uni et la France du 9 janvier 1931.

Ce consensus sur les textes de base, ce qu'on appellerait en droit une délimitation, n'a jamais été remis en cause depuis 1984 au sein de la CBLT.

20. Nous avons noté dans notre mémoire, comment cet ensemble d'instruments internationaux délimite la frontière dans la région du lac Tchad. Leur énumération ne fit l'objet d'aucune réserve au sein de la commission. La diffusion du rapport d'experts cité ne suscita *aucune* protestation. C'était pourtant l'occasion — je dirais même le devoir — des représentants du Nigéria d'exprimer leurs objections et de faire valoir leurs droits.

21. C'est sur cette base que la démarcation fut réalisée, par la pose de sept bornes principales et de soixante-huit bornes intermédiaires dans le bassin du lac Tchad. Les coordonnées des deux bornes principales et des treize bornes intermédiaires qui intéressent nos deux Etats, le Nigéria et le Cameroun, sont consignées dans un rapport de 1990 signé par les experts nationaux des deux Etats (mémoire du Cameroun, annexe 292).

22. Au sommet d'Abuja, en 1994, les chefs d'Etat et de gouvernement décidèrent d'«approuver le document technique de démarcation des frontières» (mémoire du Cameroun, annexe 351).

23. Ils estimèrent néanmoins qu'une ratification au niveau national était nécessaire.

24. Ce bref historique, Monsieur le président, vous en trouverez le détail dans nos écrits, montre que la délimitation frontalière, je dis bien la délimitation, n'a jamais été portée comme différend au niveau de la CBLT. La CBLT a été chargée par les Etats membres de la *démarcation* de la frontière sur le terrain, à partir d'une *délimitation* non contestée par les Parties.

25. Dès l'origine, les représentants du Nigéria furent associés aux travaux de démarcation sans jamais contester la délimitation de base. Si, dans un premier temps, le représentant du Nigéria refusa de signer, il est vrai, le procès-verbal de bornage de 1990, ce fut pour des raisons techniques, et non en raison d'une opposition de fond. Il se ravisa d'ailleurs et signa le procès-verbal à la session suivante de la CBLT.

26. A aucun moment, le Nigéria n'a porté le conflit territorial qui l'oppose au Cameroun sur le lac Tchad, et en particulier sur Darak, devant la CBLT. Il n'a jamais demandé à la commission de se pencher sur le problème. Il n'a jamais prétendu que l'existence de la CBLT excluait la compétence de la Cour internationale de Justice. Bien au contraire, comme le prouve le déroulement du neuvième sommet de la CBLT.

27. Monsieur le président, j'ai observé que M. Brownlie aime bien les citations. Entre parenthèses, le Cameroun pense même qu'il a tendance à abuser un peu de l'indulgence de la Cour en multipliant dans le procès-verbal écrit des citations supplémentaires qu'il n'ose pas infliger à votre patience, gommant ainsi la distinction prévue par l'article 43 du statut entre procédure écrite et procédure orale. Mais je ferme rapidement cette parenthèse amicale.

M. Brownlie, semble avoir lu un peu rapidement le procès-verbal du IX<sup>e</sup> sommet de la CBLT qui s'est tenu à N'Djamena du 30 au 31 octobre 1996 et qui est d'ailleurs produit par nos adversaires dans leur production supplémentaire. Je vais donc compléter la collection des citations de M. Brownlie en m'efforçant de ne pas lasser votre attention et de terminer rapidement cette démonstration. Ce sommet est le premier qui s'est tenu depuis que l'affaire a été portée devant la

Cour internationale de Justice. Il offrait donc aux Parties l'occasion d'exposer et de développer leurs vues sur la prétendue «compétence exclusive» de la CBLT.

28. Les Parties ne s'en privèrent pas. Mais pas tout à fait dans le sens que la plaidoirie du professeur Brownlie pouvait laisser entendre.

29. Le président du Tchad, président de la CBLT, au sommet de N'Djamena, rappela dans son discours d'ouverture la décision sur la ratification du document sur la démarcation des frontières. Le point ne fut pas inscrit à l'ordre du jour, malgré l'insistance du Cameroun en raison de l'opposition de qui, du représentant du Nigéria, qui :

*«a estimé que ce sujet étant porté au niveau de la Cour internationale de Justice, il serait préjudiciable, d'en discuter»* (p. 2 du document; les italiques sont de moi).

30. Vous voyez que loin de considérer la CBLT comme un forum exclusif de règlement des différends, le Nigeria excluait toute évocation du problème par la CBLT en raison de l'instance pendante devant la Cour internationale de Justice.

31. Et ce n'est pas tout, commentant le rapport du président en exercice, le représentant du Cameroun annonça que le Cameroun avait ratifié le document de démarcation (p. 4, par. 18 et 19).

32. Le représentant du Nigéria prit ensuite la parole. Il ne contesta pas la démarcation, il ne contesta pas davantage la délimitation de base. Il n'alléguait pas la compétence exclusive de la CBLT. Il déclara, et je cite ici le procès-verbal en anglais pour être plus précis :

*«The question of demarcation, to Nigeria, is subjudice. He (the Nigerian representative) said Nigeria could not even start processing the ratification unless the issue was out of Court; otherwise it would be tantamount to doing what, in the administration of justice, should not have been done.»* (Annex NPO 108, p. 1065, par. 21).

33. En d'autres termes, Monsieur le président, le Nigéria, ici à La Haye, devant la Cour, renvoie l'affaire à la compétence exclusive de la CBLT cependant qu'à N'Djaména, devant la commission du bassin du lac Tchad, il renvoie l'affaire à la compétence exclusive de la Cour internationale de Justice. En clair, il s'agit d'échapper à toute procédure de règlement du différend.

34. Le neuvième sommet des chefs d'Etat et de gouvernement de la CBLT illustre en réalité la volonté de l'organisation de favoriser l'utilisation d'une pluralité de modes de règlements des différends, et non pas de les exclure, en tout ou en partie. Là où le Nigeria voit une double

exclusion de compétence, le Cameroun voit une heureuse complémentarité entre la fonction judiciaire de la Cour pour dire le droit et l'intervention de la CBLT pour concrétiser sur le terrain la délimitation.

Monsieur le président, j'ai encore quelques observations à faire sur une argumentation qui a été présentée par M. Brownlie mais compte tenu de l'heure vous souhaiterez peut-être que nous interrompions ici cette démonstration. Je vous remercie, Monsieur le président, Madame, Messieurs de la Cour.

The PRESIDENT : Thank you so much. The Court will resume tomorrow at 10 o'clock.

*L'audience est levée à 13 heures.*

---